

RÊVES ET SECRETS

DANUTA WAŁĘSA



RÊVES ET SECRETS

Rédigé par
Piotr Adamowicz

Traduit du polonais
par Erik Veaux

DOCUMENT
BUCHET ● CHASTEL

Titre original : Marzenia i tajemnice

Première édition

© Wydawnictwo Literackie, 2011

© Danuta Wałęsa

Pour la traduction française

© Libella, Paris, 2014

ISBN 978-2-283-02737-0

Le traducteur tient à remercier
le Centre baltique d'écriture et de traduction de Visby
pour une résidence offerte à l'occasion de son travail.

À mes enfants.

Gdańsk, rue Polanki. Les cars de touristes ralentissent systématiquement aux abords du numéro 54. Il y a là une maison à étage qui ressemble à un manoir. De la fenêtre d'un bus, pas grand-chose à voir. Une haute palissade plantée sur un muret en pierre, une porte, un grand portail en bois et des caméras installées dans les coins. Derrière la palissade, une haie d'ifs touffue. Puis un fronton, des colonnes et un balcon où flottent deux drapeaux. L'un est blanc et rouge, l'autre bleu avec des étoiles d'or.

Un fer à cheval encercle la plaque du numéro de l'immeuble fixée sur un poteau près de la porte d'entrée. Deux sonnettes en dessous : « Résidence » et « Service de protection des personnalités ». Sur le côté, la guérite des fonctionnaires du BOR¹. Derrière, à droite de l'entrée, des conifères, des buissons de genévrier et des thuyas. À gauche, un petit plan d'eau où des nénuphars reçoivent une cascade. Tout autour, une pelouse soigneusement entretenue. Un chien court dans le jardin, un petit bâtard jaune pâle. C'est Majka. Un massif de fleurs devant la maison. Un portique semi-circulaire entouré de deux colonnes. Qui porte deux monogrammes, « DW » et « LW ».

1. BOR : Service de protection des personnalités. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Depuis la maison, passant par une véranda, on peut gagner la partie jardin de la propriété. Le jardin fait plus d'une moitié d'hectare. On y voit des conifères, des genévriers et des thuyas. Des arbres fruitiers : pommiers, poiriers, pruniers, pêcheurs, abricotiers, noyers. On peut aussi y récolter des groseilles, des myrtilles, des fraises et des fraises des bois. Plus loin, un potager et une serre. On voit que tout dans ce jardin est soigné. Les arbres sont taillés par un vrai jardinier, et il n'y a pas trace de chiendent ou autres mauvaises herbes.

Rue Polanki : une maison, un jardin – l'endroit dont Danuta Wałęsa dit : « C'est mon endroit, c'est ici que je me suis établie, c'est ici que je suis heureuse. »

À la campagne Rêves de jeune fille

Une vie humaine peut se comparer à un arbre, avec ses racines, ses branches et son feuillage. Je suis née en 1949 dans la « Colonie » – hameau – de Kropy, près de Wegrowo en Mazovie. Mais jamais je n’ai imaginé vivre à l’endroit où j’étais venue au monde. C’est pourquoi je peux dire que je suis née une seconde fois à Gdańsk, en 1968.

Là-bas, dans la campagne familiale, la graine avait bien été semée, mais sans trouver le bon terreau. C’est à Gdańsk que la petite plante a pu fixer sa première racine et sortir sa première feuille. Avec le temps, la plante s’est transformée en arbre avec de nouvelles racines, de nouvelles branches avec leurs feuillages. Un jour où je travaillais dans un kiosque de fleuriste, un jeune homme s’est arrêté. Il voulait juste faire de la monnaie. Puis il est revenu... Et en 1969, nous nous sommes mariés. Un an plus tard, notre premier enfant est venu au monde – Bogdan. Puis d’autres ont suivi. Et l’arbre est allé planter des racines à Siedlce, à Stogi, à Zaspà près de la rue des Pilotes. Et il a enfin planté sa dernière racine dans la rue Polanki. Enfin j’ai senti que c’était bien ici que se trouvait mon endroit sur la Terre.

Aujourd’hui, je suis comme un vieux chêne puissant qui sent sa force et connaît sa valeur, mais qui fatigue sous le poids des années. Je ne suis plus la Danuta des années

quatre-vingt et suivantes. Je suis une autre, j'ai mûri en prenant une force différente. Et bien qu'un peu vermoulue, je suis ce chêne qu'une grande tempête ne réussirait pas à briser.

Mon mari, quand il a appris que j'allais travailler à des mémoires, n'a pas dit grand-chose : « On verra bien ce qui en sortira ! » C'est vrai qu'il y a des choses qui le laissent sceptique.

Moi non. Je vois et je veux voir les aspects positifs. Je sais qu'on ne peut pas tout avoir dans la vie, mais il faut garder un esprit positif. Si j'étais née dans une autre famille, et si on avait remarqué certaines de mes capacités, peut-être aurais-je fait des études. Ça n'a pas été le cas. Je ne regrette pas de ne pas en avoir fait. Je ne m'en porte pas plus mal. J'aurais peut-être eu une licence. Une, ou pourquoi pas deux ? Il y a des gens qui disent : « J'ai deux licences. » Et qui en sont fiers. Et ils ont raison. Mais est-ce que le nombre de diplômes reflète la sagesse d'une personne ? Ce ne sont jamais que des bouts de papier.

La valeur d'une personne ne se révèle que dans la vie, celle de tous les jours et des grands jours. Et une personne doit tout le temps travailler sur soi. Parce que celui qui ne travaille pas sur lui-même ne se développe pas. On ne peut pas se dire : « Maintenant, je peux faire ce que je veux. » J'aurais pu me dire ça. Or j'ai réussi et je sais ce que je sais. Mais l'humilité apporte à l'homme de nombreuses récompenses. Le meilleur professeur, c'est la vie. Les plus grandes études, c'est la vie. Mais chaque jour, il faut apprendre. Et moi, j'ai appris.

Je vais essayer de raconter comment s'est passée cette éducation, et comment la plante a grandi et s'est transformée en arbre. Que ce soit le récit d'un vieux chêne.

Mon père, Zbigniew Gołoś, était agriculteur ; maman, Feliksa, née Barszcz, venait aussi d'une famille de paysans. Mes parents ne vivent plus depuis des années. La maman de

mon mari s'appelait aussi Feliksa. On les appelait « Fele¹ » toutes les deux !

Mon père possédait cinq hectares de terre, un bien transmis de père en fils pendant des générations. Et il affermaient cinq autres hectares. Une terre pauvre, une campagne pauvre. C'est pourquoi on disait de chez nous : « Pins de landes, et poissons-chats. » Une terre sablonneuse, infertile, de cinquième ou sixième classe. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser là-dessus ? Justement, des bois de pins. Et pour attraper des poissons-chats, il fallait aller jusqu'à la rivière Liwicz, à cinq bons kilomètres.

Notre maison familiale était sur la Colonie. Dans le coin vivaient huit ou neuf familles. Chez nous, on disait « La Colonie », et dans d'autres régions du pays, par exemple en Cachoubie, on employait le mot « Implantation ». De notre Colonie jusqu'au village de Krypa, il y avait environ trois kilomètres.

Nous étions neuf frères et sœurs, j'étais la deuxième, la première étant Krysia. Parmi les neuf, il y avait eu des jumeaux, dont un est mort.

Nos conditions d'existence n'étaient pas faciles, on peut même dire qu'elles étaient pénibles. Je me suis élevée moi-même. Dans le temps, à la campagne, les parents se contentaient de mettre des enfants au monde. Ils ne les éduquaient pas. Krysia est mon aînée de deux ans. Et Jadzia, la troisième, est née un an et un mois après moi, en 1950. Un an et demi plus tard, ce fut le tour de mon frère Wlodek, en 1952. Et de Marek en 1953. Des jumeaux Adam et Wieslaw en 1954. Et en 1957, de Bogusia. Pour finir, en 1960, Waldek est arrivé. Les parents n'avaient pas de temps pour leurs enfants : ceux-ci naissaient les uns après les autres, tandis qu'eux s'occupaient de la ferme.

1. « Fele », diminutif de Feliksa.

Notre maison était sur une petite hauteur. À droite un champ, à gauche un champ, avec au milieu la maison. Elle n'existe plus. Il y avait un poirier devant. Il y avait aussi différentes variétés de pommiers – qui donnaient des antoinettes, des couronnées, des reinettes –, et aussi des cerisiers. On faisait toujours quelques réserves et des conserves pour l'hiver.

Près de la maison, il y avait une remise, une porcherie et une étable. Nous allions puiser l'eau au puits. Il n'y avait pas de tuyaux, on la portait donc dans des seaux. Il y avait un abreuvoir pour les vaches à côté du puits.

C'était une maison traditionnelle, en bois, comme à la campagne. Quand j'en suis partie en 1968, elle était encore couverte de chaume, mais plus tard on y a posé des plaques de fibrociment. Lorsqu'on a amené l'électricité dans le coin, nous n'y habitons déjà plus. Les pièces dans la maison étaient éclairées à la lampe à pétrole et à la bougie. Je me souviens qu'on nettoyait la suie de la cloche de la lampe une fois tous les deux jours, et si on voulait plus de lumière, deux fois par jour. Et je nettoyais. On allait à l'étable avec une lanterne à pétrole. Nous avions par contre un poste de radio à fil. Nous l'appelions le « kolkhozien ». Les toilettes étaient derrière l'étable. Bien sûr en bois. J'ai oublié si ce qui était gravé dans la porte était un petit cœur, un rond ou un carré.

Une grande pierre servait de perron à l'entrée de la maison. Celle-ci était construite sur une cave, la cave était pavée de pierres, grâce à quoi même en été il y faisait frais, et elle pouvait servir de glacière. Elle contenait un baril de viande salée, et en hiver on y remisait les pommes de terre.

La maison avait un grenier, mais non habité. Une sorte de réserve pour plein de choses. L'hiver, il servait de séchoir. Il y avait un grand coffre où l'on conservait de la farine. Les coins du coffre étaient renforcés de tôles pour que les souris ne passent pas. Maman préparait des gâteaux et des

nouilles avec cette farine. Le pain, je me souviens, on allait plutôt l'acheter. On n'en faisait chez nous qu'à l'occasion des fêtes, avec les gâteaux.

La maison avait, comme on disait, trois pièces. Juste en entrant, il y avait la cuisine et deux chambres à côté. Le poêle en faïence chauffait de deux côtés, la cuisine et une chambre. La cuisinière en faïence chauffait aussi de deux côtés. L'été on y faisait brûler du bois. Comme disait mon mari, du petit bois. L'hiver, du charbon pour que la chaleur tienne plus longtemps.

Nous n'avions pas de chambre à coucher à proprement parler, comme ça se fait aujourd'hui où un couple a la sienne et les enfants la leur. Nous dormions dans ces trois pièces. Les parents avec des enfants dans l'une. Et dans le lit, on était à deux. Une sœur et moi. Tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. Et parfois avec un frère. Les lits étaient en bois, avec des paillasses. Je me souviens parfaitement des édredons glacés. L'hiver, la chambre n'était pas chauffée. On sautait sous l'édredon qui fumait à cause du froid ! Les jeunes de maintenant ne se rendent pas compte des conditions dans lesquelles vivaient les gens à cette époque. Moi-même, je sais combien c'est difficile de se l'imaginer.

Le plancher était en bois. On se mettait à genoux pour le nettoyer, en brossant à la paille de riz. Je n'aimais pas récurer le plancher. Et dès que j'ai grandi, j'ai rêvé de quitter cet endroit. J'y vivais bien, mais c'était comme si je n'existais pas. Comme si tout se passait en dehors de moi. C'est pourquoi je parle de mon enfance et de ma jeunesse à la campagne avec si peu de chaleur, et de manière impersonnelle.

Dans notre ferme, il y avait quelques vaches, des cochons, des poules, des canards, des oies. Deux chevaux et bien sûr une carriole à ridelles. Je me rappelle que les roues de la carriole étaient en bois.

Dans ma petite enfance, il m'était arrivé un accident. J'avais oublié cet événement. C'est maman qui me l'a raconté. Je devais avoir deux ou trois ans. Je regardais mon père brûler la couenne d'un cochon qu'il venait de tuer. Par accident, de l'alcool à brûler s'est répandu, il y a eu une explosion et des flammes m'ont sauté au visage. Mon père s'est précipité pour éteindre, il m'a recouvert le visage des mains, et il a enlevé la peau brûlée.

Mon père faisait principalement du seigle. Notre terre n'était pas bonne pour le blé ou la betterave, elle était trop pauvre. C'était différent plus près de Krypa. Là, les paysans étaient plus riches, la terre y était meilleure ; ils avaient donc et du blé et de la betterave. Le frère de mon père avait une ferme à côté de chez nous. Cinq hectares aussi. Le temps passant, il est parti avec sa famille, vers l'ouest, comme on disait. Vers Morag. Mon père a affermé leur terre. Ce qui lui fit plus de pâturage pour les bêtes. Malgré cela, ça ne suffisait pas toujours, et il devait emprunter du fourrage aux autres fermiers.

On découvrit plus tard sur notre terre du gravier que l'on se mit à extraire pour construire des routes. Grâce à quoi il y eut un peu plus d'argent. C'était important, parce que nous, les enfants, nous étions neuf à la maison.

Non, on ne peut pas dire que nous avons vécu dans la pauvreté, mourant de faim... mais les parents n'avaient pas les moyens d'acheter des vêtements neufs. Nous portions ceux des aînés, ou ceux donnés par quelqu'un. On économisait, partant du principe qu'il fallait faire avec ce que l'on avait. Mais je ne me souviens pas d'une situation où l'on n'aurait pas eu à manger. Ce n'était pas la famine.

Mon père était un homme très travailleur. Il s'efforçait de prendre soin de sa famille dans toute la mesure du possible pour l'époque. Je peux même dire que je me sentais bien : je n'avais pas de grandes exigences.

Mais malheureusement, malgré son caractère travailleur, mon père avait un défaut : il dépensait son argent à des affaires d'homme... Il aimait boire de temps à autre.

À la maison, on jouait aux dames et aux cartes. Ce devait être l'unique distraction à la campagne à l'époque. Ma famille aimait jouer aux cartes. On jouait au jeu de mille. Moi, je n'ai jamais bien joué aux dames, et je n'aimais pas jouer aux cartes. Par contre, mon papa jouait aussi pour de l'argent. Et il perdait. Il paraît qu'il avait même une fois perdu un veau. Je me souviendrai toujours de la colère de maman parce qu'il avait encore joué. Nous allions le chercher à deux. Il y avait plusieurs hommes à jouer chez un des voisins. On pouvait voir à l'intérieur en regardant par la fenêtre. Nous avons crié de toutes nos forces : « La milice !!! » Ils ont bondi de leurs chaises et ont détalé comme des lapins. Tout ça parce qu'ils avaient peur de la milice, et qu'à l'époque les jeux de hasard étaient interdits.

Jusque vers ma dixième année, je ne voulais pas être une fille. Je voulais être un garçon. Selon la tradition à la campagne, une fille ne devait pas escalader les palissades, grimper aux arbres, se balader à moto ou faire les quatre cents coups. Un garçon pouvait. C'est pourquoi j'étais furieuse d'être une fille ! Je voulais être un garçon pour pouvoir escalader les palissades et grimper aux arbres. Et donc, j'escaladais ! Je voulais être un garçon pour faire les quatre cents coups. Et c'est bien ce que je faisais ! Nous avions un voisin. Un vieux célibataire, un grand bavard qui annonçait la fin du monde. Lorsqu'il venait voir mon père pour lui faire la causette, je lui empruntais sa moto et je partais faire un tour dans les champs. Un jour, je l'enfourche et je craque ma jupe ; les filles d'alors ne portaient pas de pantalons, hélas. Il m'arrivait de prendre en douce une faux, parce que j'aimais faucher l'herbe. Je l'aiguaisais, et je

fauchais. C'est tout juste si un jour je ne me suis pas coupé les jambes. Oui, j'aimais n'en faire qu'à ma tête. Mon père me donnait des ordres, je faisais autrement. Je partais en courant devant lui, il me rattrapait et je recevais des coups de branche de bouleau sur les cuisses.

De la Colonie à l'église diocésaine de Wegrowo il y avait bien cinq kilomètres. On allait plutôt à pied à la messe du dimanche avant midi. Mon père, bien que venant d'une famille très religieuse, était très... tiède. Quant à maman... Mais le dimanche, on allait toujours à l'église. Sincèrement, je ne me souviens plus des déjeuners du dimanche, même si la coutume veut que le déjeuner du dimanche, jour de fête, soit meilleur qu'à l'ordinaire. Je n'ai pas de souvenirs de ces repas parce que je n'ai jamais donné d'importance à ce qu'on mange, je n'ai jamais été une gloutonne.

Je ne me rappelle plus grand-chose non plus de ma première communion qui pour un enfant est un grand événement et une grande émotion. Cela a dû avoir lieu un jeudi à Wegrowo. J'avais sûrement hérité de la robe de Krysia, parce que je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement à l'époque.

Nous avions aussi l'école, à Wegrowo, un kilomètre après l'église et, comme on disait alors, « dans les Sables ». On allait à l'école pour huit heures. Six kilomètres dans un sens, la même chose pour revenir. Pluie ou pas pluie, neige ou pas neige, des fois jusqu'à la ceinture. Et on marchait ! Aujourd'hui, les enfants se retrouvent à un endroit où un bus les ramasse, et s'il n'y a pas de bus, aucun enfant ne va à l'école. À l'époque, il n'y avait pas de ramassage scolaire.

J'ai vécu à l'école un épisode amusant. Au début de la première classe, j'ai appris de la maîtresse que je m'appelais... Mirosława, et non pas Danuta ! Surprise, stupéfaite, parce qu'à la maison on m'avait toujours appelée

« Danka¹ ». L'affaire s'est vite éclaircie. Quand mon père m'avait déclaré à l'état civil, il m'avait donné le nom de Mirosława. Et à mon baptême, célébré plus tard, on m'a donné le nom de Danuta. À la maison, c'est « Danuta » qui est resté. Je ne sais pas pourquoi on m'a appelée Danuta, parce qu'il n'y avait aucune Danuta parmi nos proches parents.

À cause de l'orthographe, je n'aimais pas du tout le polonais. J'ai oublié pourquoi j'aimais la géographie, mais j'étais fascinée par les cartes où je retrouvais tant d'endroits. J'aimais aussi les maths, même si j'ai eu des difficultés. Ce devait être en deuxième année du primaire. J'avais appris les tables de multiplication en un jour. Mais je n'arrivais pas à comprendre la division. Je n'y arrivais pas, un point c'est tout. Je me souviens, la maîtresse m'a fait venir au tableau pour me faire faire une division. Je n'arrivais pas à comprendre cette division, et la maîtresse m'a mis un deux². Je me suis rassise sur mon banc, et j'ai pleuré pendant tout le cours. Quand elle a vu ça, à la fin du cours, la maîtresse m'a dit : « Si tu connaissais la table de multiplication, tu saurais faire une division. » J'ai répondu que je connaissais la table de multiplication. Et elle : « Viens par ici. » Elle m'a posé des questions sur la table de multiplication et, à côté du deux, elle m'a mis un cinq. Je continue à pleurer. Elle me demande : « Pourquoi tu pleures ? » « C'est à cause du deux », je lui ai expliqué. J'étais ambitieuse, et je considérais que si j'avais mérité un cinq, la maîtresse devait m'enlever le deux.

Nos parents ne s'intéressaient pas trop à nos progrès scolaires. Même s'ils tenaient à ce que les enfants aient

1. L'usage des diminutifs est plus développé et varié dans la langue polonaise qu'en français. Danuta pourra ainsi être appelée « Danusia » ou « Danka ».

2. La notation va de 1 à 5, la meilleure note.

les connaissances de base, et qu'ils sachent lire et écrire. J'avais le projet, après l'école, d'étudier pour être infirmière. Je sentais que je saurais être infirmière. Mais tout ça s'est évaporé. Non, ça n'a pas été à cause du manque d'argent pour aller étudier loin de la maison. Quelqu'un aurait pu m'aider ; mais finalement, cette histoire d'infirmière n'a débouché sur rien. Tant pis. Aujourd'hui, cela n'a plus d'importance.

J'ai terminé l'école à l'âge de quatorze ans. J'ai continué à aider mes parents à la ferme. Au moment des moissons, on fauchait et on faisait des gerbes, et à l'automne on arrachait les pommes de terre et les betteraves dans les champs. Un travail très pénible. J'allais aussi travailler chez d'autres paysans. Quand mon père n'avait plus de grains pour ses cochons, ou de fourrage pour les chevaux, il empruntait dans une des fermes. Et après, il fallait aller, comme on disait, « rembourser ».

Je plantais aussi des arbres. Je me souviens qu'avec ma cousine nous partions à vélo pour planter de jeunes pousses. Un travail pas très facile non plus, mais qui rapportait au moins quelques sous. Grâce à ça, j'avais quelques zlotys, et je pouvais m'acheter quelque chose. Par exemple du tissu pour une robe que faisait une couturière.

Les familles qui habitaient le village étaient dans une situation comparable à la nôtre. Les filles de ces familles se heurtaient à des résistances pour rencontrer les garçons et discuter avec eux. Il y avait aussi des familles avec moins de filles, peut-être que leur situation était meilleure, mais elles avaient aussi des problèmes avec les garçons. Mais nous quatre, nous n'avons pas eu de problèmes. Ni moi, ni mes sœurs. Jamais.

Je ne me suis jamais plainte de ne pas avoir de garçon attiré. Je n'en avais pas, juste des copains, parce que je savais ce que je voulais dans la vie. Je savais que je voulais

partir d'ici. La vie à Kropy ne me correspondait pas. Peut-être y étais-je arrivée par hasard ? Peut-être tout simplement la cigogne m'avait-elle laissée tomber là ?

Pour danser, on allait à la grange des pompiers. À pied, de la Colonie à Kropy, trois kilomètres, ou jusqu'à Liwo, cinq kilomètres. Les filles de mon âge se rassemblaient en groupe le samedi ou le dimanche. Chacune mettait ce qu'elle avait de mieux, et nous allions danser. Les bals avaient lieu surtout le soir. Un orchestre jouait, et nous dansions. Non, je ne restais pas contre le mur à attendre que quelqu'un vienne m'inviter, parce que j'aimais et que j'aime toujours danser. Si j'avais un partenaire, je pouvais danser toute la nuit. Même maintenant je pourrais danser si j'avais quelqu'un pour le faire.

D'ailleurs, mon rêve, qui ne s'est jamais réalisé, était de bien danser les danses de salon ! Quand j'assiste à un spectacle et que je vois les gens danser, cela m'attire ! Je ne sais pas pourquoi. Peut-être ai-je la danse dans l'âme. Peut-être ma fille Magda, qui a suivi des cours de ballet, a-t-elle hérité de moi ce goût ?

Parmi les instruments, celui que je préférais, c'était l'accordéon et sa sonorité. Il éveillait en moi une telle mélancolie.

Les fêtes de village se passaient comme toutes les fêtes de village, et les garçons en venaient parfois aux mains. Je me souviens d'une fête à Kropy où ils avaient commencé à se battre. Les filles ont enlevé leurs chaussures pour se battre elles aussi, et je les séparais, alors que chacune protégeait le sien.

À une autre fête, Marek a été tué. Un chouette garçon. Et sa façon d'embrasser ! Il était le garçon attiré de ma camarade Krysia. Ils étaient fiancés, mais la tragédie est arrivée.

Il y avait beaucoup de jeunes, et il y en avait toujours qui pensaient embarquer une fille sur leur moto pour l'emmener

dans la forêt. C'est bien connu, on embarque avec la moto. Aujourd'hui, c'est plutôt en voiture. Mais j'avais toujours le dessus avec ces types. Je les regardais et je savais ce qu'ils voulaient et ce qu'ils avaient dans la tête. Et alors ? Et rien ! On ne faisait que traverser la forêt à moto.

J'étais jeune, ils étaient jeunes, ils me faisaient donc la cour. Un en particulier, Mietek. Quand il est venu chez nous, je me suis cachée. Mais la famille m'a si bien cherchée qu'elle m'a trouvée. J'ai été obligée de lui parler. C'était surtout avec lui que j'allais danser à la grange. En copains. Il pensait que j'étais à lui, et qu'il était mon gars. Mais c'est simplement qu'il ne me plaisait pas. Je n'en voulais pas, je n'étais pas amoureuse de lui. J'avais des rêves qui me faisaient vivre, et qui peu à peu se sont réalisés. Et lui, il prétendait avoir le droit d'être mon fiancé. Un garçon de la campagne qui ne savait même pas que l'on peut être amoureux, mais qui considérait qu'il avait des droits. Une sorte de machisme. Moi aussi, je n'étais qu'une fille de la campagne, mais grâce à ces rêves, je vivais complètement ailleurs. Après mon départ de Kropy, il m'a écrit à Gdańsk. J'ai reçu, je crois, deux lettres. Mais je n'ai pas répondu. J'étais heureuse de m'être arrachée de là-bas. Et je ne voulais pas lui donner d'illusions. J'ai coupé comme ça. Terminé.

À la campagne, à cette époque, les jours se suivaient et se ressemblaient vraiment. Il n'y avait que les saisons qui changeaient. Une chose était immuable, indépendamment de la saison : le travail à la ferme. J'étais une enfant plutôt frêle, et je n'avais ni la volonté ni la force de travailler aussi dur. Je n'aimais pas ce travail, pas du tout. Pour moi, c'était terrible. Je n'aimais aucune tâche domestique, et pas qu'à la ferme. C'est la raison pour laquelle, je pense, j'ai commencé à rêver de partir. Déjà enfant, je ne voyais pas ma place là-bas.

J'ai commencé à rêver quand j'ai grandi, quand j'ai commencé à mieux comprendre en quoi consistait la vie. J'avais une dizaine d'années. J'avais cessé de me révolter à l'idée de ne pas être un garçon. Je rêvais. Je ne voulais pas avoir une vie aussi pénible que celle de mes parents. Je rêvais d'un bon mari, d'avoir des enfants, un coin à moi. Rien de plus, rien de moins. Je me disais que pour créer cette nouvelle vie, ce nouveau cercle, mon nid, il fallait que je déménage de cet endroit pour en trouver un autre.

À l'époque, là-bas, il n'y avait personne avec qui j'aurais pu parler, à qui j'aurais pu demander conseil, me confier. En fait, je vivais en marge de mes frères et sœurs, et de mes camarades. On pourrait prendre cela aujourd'hui pour une forme d'aliénation. Par ailleurs, comme j'aidais à la maison et à la ferme, mon temps passait dans ces rêves, et personne n'y participait. Ils n'étaient qu'à moi. Et j'avais l'espoir qu'ils se réaliseraient. L'homme doit rêver ! C'est comme ça qu'il éveille en lui l'espoir que les rêves se réaliseront. Un jour, j'ai parlé avec mon ancien curé, et je lui ai dit que depuis un certain temps je ne priais plus pour rien. Par exemple : « Seigneur, je Te prie pour que... » Je ne priais plus pour rien. Seuls mes rêves étaient une prière – c'est maintenant ma conclusion, celle à laquelle j'arrive. Je n'ai jamais prononcé le nom de Dieu ni soupiré après Lui, pour que le Seigneur me donne ceci ou cela.

Prier pour obtenir du Seigneur quelque chose, c'est une chose que j'ai commencé à faire récemment. Il y a quelques mois, je me suis mise à prier, vraiment à prier. Mon mari est vieux. Je suis vieille. Les enfants sont grands, et ils ont des problèmes. On sait qu'une mère prie, et pour ses enfants, et pour ses petits-enfants. Je me débats, alors que je pense que je n'ai pas à prier pour quelque chose. Je devrais prier sans intention. C'est ce que je pense ! Je ne sais pas si on peut me comprendre. Prier comme on peut. Avec un rosaire,

un chapelet, toutes les prières que l'on connaît, mais sans intention particulière. En montrant ainsi plus d'humilité devant les desseins du Seigneur.

Quand je suis partie de la campagne à l'âge de dix-neuf ans, j'étais complexée, peu expérimentée, peu instruite. Mais je suis partie en personne forte de mes rêves, grâce auxquels je marchais d'un pas ferme. Je rêvais, mais je savais ce que je voulais, ne plus être ici, construire ma vie sur de nouvelles bases. En ne prenant exemple sur personne. On dit que l'on prend ses parents ou des personnes de la famille pour modèle. Mais je n'ai pas suivi cette voie. J'ai tout rejeté ! C'est pourquoi j'affirme être née une deuxième fois à Gdańsk. Je suis née comme une autre, une nouvelle Danuta. L'ancienne Danuta est restée là-bas, au village.

Passé un certain temps, j'ai compris qu'une chose encore était importante en plus des rêves, et ça a été au moment où j'ai quitté cet endroit. Je veux parler de chercher un contact, de pouvoir parler avec une autre personne. J'avais soif d'apprendre. Le fait de parler avec une autre personne est toujours pour moi une leçon. C'est comme de puiser chez cette personne quelque chose de ses bonnes émotions. Lorsque quelqu'un parle avec moi, j'y trouve toujours quelque chose de valeur que je peux mettre à profit. Je souligne toujours que pour moi les émotions comptent, et que les sentiments sont importants. Mais malheureusement j'ai en moi un idéalisme qui m'étouffe parfois, parce que je voudrais, je souhaiterais que tout soit idéal. Bien sûr, je sais qu'il n'y a pas d'homme idéal, pas de vie idéale, pas de monde idéal. Mais dans chaque conversation avec quelqu'un on peut tirer un enseignement. J'aime beaucoup parler avec les gens, j'aime échanger des points de vue et des nouvelles. C'est une source de satisfactions.

Mais il faut que ce soient des conversations directes. Face à face. Absolument ! Pour moi, il est aussi important de

regarder l'autre dans les yeux. Car on peut lire beaucoup de choses dans un visage et dans des yeux. On peut y lire si la personne est bienveillante, réfléchie, ou si elle ne parle que pour régler une de ses affaires.

Un jour, une journaliste m'a proposé de faire une longue interview par Skype. Elle expliquait que cela irait plus vite, que cela serait plus facile, coûterait moins cher parce qu'elle n'aurait pas à faire le voyage de Varsovie à Gdańsk. J'ai refusé catégoriquement. Elle ne s'est pas avouée vaincue, elle a argumenté, disant que Skype était un moyen de communication moderne. J'ai répondu que c'était factice, et que ce genre de nouveauté ne m'intéressait pas. Parce que ce qui m'intéresse, c'est la personne. Et par cette modernité, c'est nous qui sommes perdants, nous les gens. Il est vrai qu'en parlant au téléphone on entend une voix, et que par Skype on voit l'autre personne, mais ce n'est pas la même chose qu'une conversation directe. C'est pour moi une perte de valeurs, de proximité, une perte du sentiment de l'autre, de son souffle, de son regard, de son odeur...

Je sentais intuitivement qui était une bonne personne, et qui ne l'était pas. C'est peut-être pour cela que je n'ai pas fait fausse route, que je ne me suis pas retrouvée en mauvaise compagnie ; je sentais ce qui était bon pour moi, et ce qui était mauvais.

Je ne me suis jamais posé la question de savoir ce qu'il serait arrivé si je n'avais pas quitté Kropy. J'y étais née pour en partir. Ma sœur aînée Krysia a vécu à Gdańsk cinq ans, mais elle ne s'imaginait pas vivre loin de maman. Elle pensait qu'elle n'y arriverait pas sans elle. Mais moi, j'ai toujours voulu aller plus loin, et j'ai voulu vivre ailleurs. J'ai toujours un plan que je réalise chaque jour, et je vais droit au but. Je ne recule pas. Je ne réussirais pas à vivre en me posant la question : « Que serait-il arrivé si j'étais restée

RÊVES ET SECRETS

à Krypy ? » Et de fait, seule dans ma famille, comme un mouton noir, je suis partie. On ne m'a pas rapporté qu'on aurait dit cela de moi, mais je pense que c'est ce qu'on a dit, et qu'on le dit encore. Tant pis. Mon seul rêve était de quitter cet endroit, et ce rêve s'est réalisé.

Les rêves se réalisent à Gdańsk

Habitant à Krypy, je n'avais pas vu grand-chose du monde. Une fois, j'étais allée une journée avec maman à Varsovie pour rendre visite à son frère. Une autre fois, j'étais allée avec mon père à Zalew près de Morag, à une noce. Je me rappelle que mon père avait acheté un billet enfant et qu'il m'avait ordonné : « Tu dis que tu es petite. » Pourtant, j'avais déjà seize ans. Il voulait économiser. Mon père était très travailleur, il aimait économiser. Mais le contrôleur est arrivé, et il a bien sûr remarqué que je n'avais plus l'âge ; mon père a dû payer l'amende.

La première fois que j'ai voyagé seule a été pour Gdańsk, en décembre 1967, quand je suis allée voir ma sœur Krysia. À Gdańsk, il y avait trois sœurs de mon père, et Krysia s'était installée chez l'aînée, parce qu'elle avait seize ans et voulait étudier. Elle allait à l'école près des Abattoirs. Elle a d'abord habité chez la sœur de mon père, ensuite elle a loué une chambre.

Avant Noël, elle a écrit une lettre pour que je vienne à Gdańsk parce qu'elle s'était cassé une jambe. J'ai passé environ une semaine à Gdańsk, et nous sommes retournées à Krypy pour les fêtes. Pendant cette visite en décembre, je n'ai pas du tout pensé que c'était là que je resterais.

Après le Nouvel An, Krysia est repartie à Gdańsk. En janvier, elle m'a écrit qu'elle avait fait la connaissance d'un garçon. Elle voulait que je lui donne mon avis. Ce garçon avait un copain, et Krysia pensait que je devais aussi faire sa connaissance.

Je suis donc partie pour Gdańsk regarder le soupirant de plus près. Je suis descendue chez la cadette des sœurs de mon père à Brzezno. Ma tante avait une relation qui connaissait le directeur d'un magasin de fleurs, *L'Orchidée*, qui se trouvait rue Długa. La connaissance de ma tante s'appelait Podanowski. J'ai oublié son prénom. Un jour, nous avons parlé comme ça, de la vie. Je lui ai raconté que je venais de la campagne, mais que je ne voulais pas y rester. Il m'a posé des questions sur nos conditions de vie, je lui ai expliqué que nous étions beaucoup d'enfants. Je lui ai dit que s'il y avait une possibilité, je chercherais bien un endroit où me poser à Gdańsk, mais que je devrais sans doute retourner à la maison. Et c'est lui qui a commencé à vouloir m'en dissuader : « Pourquoi rentrer ? Reste ici. » Il m'a promis de se renseigner, pour savoir s'il y aurait moyen de m'employer dans le magasin de fleurs.

Je suis retournée à la maison, mais le 5 février 1968, j'étais de nouveau à Gdańsk. J'avais alors dix-neuf ans. Maman m'a accompagnée jusqu'à l'autobus. Elle avait les larmes aux yeux. Avant que la portière ne se referme, je lui ai dit : « Maman ! Je ne reviendrai plus jamais ici ! » Je me souviens des mots que j'ai dits, mais j'ai oublié ce qu'elle a répondu. La connaissant, je peux supposer qu'elle a dit : « Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas possible. » C'est ce qu'elle pouvait dire. Maman n'est jamais revenue là-dessus. Elle n'arrêtait pas de se désespérer pour Krysia. Elle ne pouvait se consoler de son départ de Kropy. À la campagne, on disait : « Elle est partie, et ça va sûrement mal pour elle. »

Entre Sokolow et Gdańsk, il y avait un train par jour. Le train de voyageurs de Lublin, qu'on appelait le « Lubelak ». Le trajet durait plus de onze heures. Le train roulait à une vitesse qui permettait d'en descendre, de ramasser des champignons et de remonter. J'avais une petite valise en carton avec juste mes affaires personnelles dedans. Je portais un manteau couleur brique. Rien d'autre. Ni linge ni vaisselle, puisque ce n'était pas pour rester que je partais. L'idée de ne pas rentrer m'est venue au moment où je suis montée dans le bus. Non, je n'avais pas pris la décision d'abandonner mon village natal, mais c'est juste ce que je me suis dit. Je ne sais pas d'où c'était venu, parce que je n'avais encore aucun plan concret. J'ai juste dit ça comme ça, et cela s'est confirmé.

D'un autre côté, mon désir de partir était si grand que ces mots dits à maman sont comme sortis d'eux-mêmes de ma bouche. Et ils se sont vérifiés !

Ma vie a été comme un temps rempli de rêves. Au moment où je me dis : « Je ne reviendrai plus ici ! », mes rêves commencent à se réaliser. Et de fait, je ne suis pas revenue, et une nouvelle vie a commencé à se construire.

Un mois plus tard, M. Podanowski m'a proposé un travail dans le magasin de fleurs. Je dois reconnaître que j'ai eu de la chance avec les gens. Krysia ne voulait pas que je reste à Gdańsk. Je me souviens qu'elle disait : « Pourquoi est-ce qu'elle resterait ici !? » Je ne sais pas pourquoi elle pensait comme ça. Je me dis que tout ça, y compris l'aide de M. Podanowski, avait déjà été écrit quelque part. La Providence ? Enfin pourquoi ce vieux monsieur, âgé déjà de plus de soixante-dix ans, s'était-il trouvé sur mon chemin ? Car arrivant à Gdańsk encore gamine, j'aurais pu me perdre, ou faire de mauvaises rencontres.

Je ne connaissais pas du tout Gdańsk à l'époque. Ma sœur y habitait, ainsi que la famille de mon père. Et c'est tout.

Ça ne me disait rien. Aucune idée de l'histoire du début de la guerre, de la bataille de la Westerplatte. Mais je dois dire que je suis tombée amoureuse de la ville au premier coup d'œil. J'ai compris qu'elle était faite pour moi, que je devais renaître ici ! J'ai tout simplement eu une illumination ! Je sais que c'est difficile à comprendre. Cette verdure m'a plu, tout comme les ruelles étroites de la rue Principale, et les églises, la rue Długa, la fontaine de Neptune sur la place du Grand-Marché. Tout m'a plu.

À l'époque, en 1968, quand je me promenais dans Gdańsk, je sentais en moi une force, comme si, voulant quelque chose très fort, je savais pouvoir faire face et réussir. J'ai senti cette force intérieure, d'abord comme petite fille, puis comme femme. On peut comparer cela à un arbrisseau dans un jardin. Planté dans une bonne terre et arrosé régulièrement, il pousse, il grandit et il se transforme en arbre. J'étais cette petite pousse négligée qui ici, à Gdańsk, découvrait en elle une puissance, la force de grandir et d'accomplir des choses. Mes rêves de jeune fille et cette prière que je récitais dans mon village natal commençaient à se réaliser. Je devenais progressivement une autre. J'avais choisi de devenir une habitante de Gdańsk qui se construit une vie qui est devenue avec le temps difficile et compliquée.

Le 5 mars, je me suis rendue à mon premier travail. Je travaillais au noir. Je gagnais huit cents zlotys. J'habitais chez ma tante à Brzezno, et je lui versais un loyer de trois ou quatre cents zlotys par mois. Le reste, les quatre ou cinq cents, c'était pour vivre. Pour survivre, plutôt, et ne pas mourir de faim. Mais je ne me plaignais pas. J'allais bien. J'avais de quoi m'acheter une saucisse sèche et un petit pain pour le petit déjeuner, et ça me suffisait. Pour le déjeuner, le directeur faisait des saucisses ou autre chose. C'était modeste mais bien.

Quand je vivais encore à la ferme, l'été, je pesais quarante-neuf kilos, et l'hiver cinquante et un. J'étais une petite fille maigrichonne. Et à Gdańsk, sous un autre climat, j'ai grossi ! Et je me suis transformée en femme. Les trois premiers mois, on s'adressait à moi en disant : « Viens par ici, petite ! » Trois mois plus tard, j'avais changé et je m'étais développée. Je m'étais transformée en femme.

Les conditions de vie chez ma tante à Brzezno étaient dures. Ma tante aussi avait une vie difficile, mais elle m'avait proposé un coin chez elle, aussi je m'y étais installée. Mon oncle travaillait aux Chantiers navals, tandis qu'elle courait d'un travail à l'autre. Ils habitaient dans une ancienne cité, avec un long couloir et des appartements de chaque côté. Ils avaient trois enfants. Le logement se composait d'une grande et d'une petite pièce. Je dormais sur une sorte de divan. J'ai dû habiter là jusqu'en juillet, après quoi j'ai déménagé chez ma tante Zofia Wojsław, rue Zabi Kruk. Là non plus, les conditions n'étaient pas faciles. Une chambre avec un petit coin et une cuisine. Je dormais sur un lit de camp déplié pour la nuit. Je ne payais rien à cette tante.

Depuis que j'avais déménagé à Zabi Kruk, je n'avais plus à faire une demi-heure de tramway pour me rendre au travail. À pied, le trajet me durait dix ou quinze minutes, et en même temps j'économisais l'argent des billets.

J'ai d'abord appris à composer des bouquets, à faire des supports de couronnes et à tresser des branchettes de sapin.

J'ai vécu une sorte de baptême du feu trois jours plus tard, le 8 mars. La fête de la Femme était alors bruyamment célébrée. Dans la République populaire de Pologne, la coutume voulait que toutes les entreprises commandent des fleurs pour les femmes. Les Chantiers navals ont passé commande dans notre magasin. Une des filles et moi, nous avons été envoyées aux Chantiers avec ces fleurs. Elle était, comme je devais m'en apercevoir, très méchante. Nous avons porté

ces fleurs – j’ai oublié s’il s’agissait d’œILLETS ou de roses – et nous y sommes allées à pied. Pour moi aujourd’hui le trajet jusqu’aux Chantiers, c’est une balade. Mais à l’époque, je connaissais mal la ville. Au retour, elle m’a laissée à mi-chemin. Complètement seule ! Heureusement, j’ai fini par retrouver le magasin. Me rendre compte qu’il y avait des gens capables d’agir ainsi avec les autres fut une première expérience pénible. Non, je ne me suis pas mise à pleurer. J’ai seulement été triste. Mais d’un autre côté, je me suis sentie revalorisée, que moi, une fille ordinaire de la campagne, je retrouve mon chemin dans cette grande ville, même si ça n’a pas été sans mal. Personne n’encourageait les enfants à la ferme en leur disant, par exemple, « tu vas y arriver », et les enfants au village s’élevaient tout seuls. Au total, j’ai rencontré dans ce magasin de fleurs beaucoup de gens bien. De vieilles femmes qui y travaillaient se sont beaucoup intéressées à moi, m’aidant et m’expliquant, et me soutenant.

Le magasin de fleurs avait aussi un kiosque rue Swierczewski. En face de l’Hôpital régional, au coin du parc. Ce kiosque n’existe plus aujourd’hui. La rue Swierczewski non plus¹. On dit les « Nouveaux Jardins ».

Une des filles venait de démissionner. Le directeur n’était pas quelqu’un de convenable. Il profitait de la situation en nous payant au noir quelques centaines de zlotys, et il harcelait les jeunes vendeuses. Comme il n’avait personne à envoyer travailler dans ce kiosque, je me suis proposée. C’était ce même 8 mars. Le kiosque était ouvert du matin jusqu’à seize heures. Après la fermeture, il fallait retourner

1. Karol Swierczewski, un ancien ouvrier devenu général soviétique et polonais, prit part notamment à la révolution bolchevique et à l’établissement du pouvoir communiste en Pologne. Les noms de rues liés au régime furent remplacés après l’effondrement de celui-ci.

au magasin de fleurs rue Długa pour remettre la caisse. C'est ainsi que mes journées s'écoulaient.

Alors que je travaillais au magasin et dans le kiosque, je me suis mise à fumer des cigarettes. Pratiquement toutes les filles que je connaissais fumaient. À côté de mon kiosque à fleurs, il y avait un kiosque à journaux et tabac, un *Ruch*. J'y ai acheté toutes les marques de cigarettes, et je les ai goûtées. Quand il n'y avait pas trop de monde, je fumais. Certains jours jusqu'à deux paquets.

J'ai cessé de fumer en décembre 1968, ou peut-être en janvier 1969. C'est le moment où j'ai commencé à être sérieusement avec mon futur mari. C'est lui qui m'a interdit de fumer, même si lui, il fumait. D'ailleurs, il m'a toujours interdit quelque chose ! Un homme pourrait fumer, et une femme non ? Mais je le remercie aujourd'hui de m'en avoir fait perdre l'habitude. C'est quand même un vice.

J'étais une jeune fille. Toutes sortes de gens venaient au kiosque. Certains hommes ne venaient pas seulement pour acheter des fleurs mais parfois aussi pour flirter. Je me rappelle l'un d'eux, même si j'ai oublié son nom. Il avait toutes sortes d'approches. Qu'est-ce qu'il ne me racontait pas ! Qu'il grimperait en haut d'un arbre ou sur le toit de l'hôpital si seulement je voulais bien venir avec lui. Mais cela ne me faisait ni chaud ni froid. Tout simplement, ce n'était pas le moment. Oh ! Je pense que le livre de ma vie est... était comme déjà écrit. C'est comme si tout avait été écrit, et que je n'aie plus eu ensuite qu'à le réaliser. Car lorsqu'il m'arrive de réfléchir à ma vie, je vois qu'il n'y a rien à y comprendre à l'aide de la seule raison.

À franchement parler, j'ai oublié si ce 14 octobre 1968, au kiosque, est arrivé un certain Wałęsa et si celui-ci portait la moustache ou non. Sans doute non. Il était venu faire de la monnaie. Il est revenu le lendemain, et comme pour me remercier il m'a apporté un chewing-gum. Il ne

m'intéressait pas du tout. Ce chewing-gum m'a même fait rire.

Mais il avait posé un œil sur moi. Un autre jour, il est venu m'emprunter un livre. Il est revenu le jour suivant, pour me le rendre.

Au premier abord, c'était un type mystérieux. Je pouvais l'observer, et je l'observais. Il habitait un logement des Chantiers dans la rue Kartuska, qui était un prolongement de la Swierczewski. Il passait de l'autre côté de la rue, en face de mon kiosque. Je l'observais marchant, toujours perdu dans ses pensées, un peu en retrait. Il avait toujours l'air concentré, mystérieux. Je me demandais pourquoi il était comme ça. C'est peut-être son côté mystérieux qui m'a intriguée ?

Mais lorsqu'il était en compagnie, il était très vivant. Il savait parler de tous les sujets, et il attirait les gens. Il retenait l'attention. Et quand il parlait du mariage ! Quelles belles phrases sur la manière dont il faut se comporter, savoir céder, faire des compromis. On aurait dit un curé en chaire !

Cela, c'était en société. Par contre, lorsque nous étions seuls, j'avais l'impression qu'il était une sorte de taiseux étrange. Avec des problèmes ? Des complexes ?

Nous avons peu à peu appris à nous connaître. Il me parlait de lui. Je lui parlais de moi. Il se trouve que nous étions tous les deux venus ici à Gdańsk pour trouver notre place sur terre. Nous n'avons jamais dit que nous étions destinés l'un à l'autre.

Un jour, il m'a raccompagnée chez moi. Et c'est là qu'il y a eu l'étincelle. Nous avons commencé à sortir ensemble sérieusement. Nous n'allions pas danser, parce que nous n'en avons pas les moyens. Nous nous promenions dans Gdańsk. C'était l'hiver, et comme nous ne savions pas où nous poser, nous allions au cinéma *Leningrad*. Le nom a été ensuite changé en *Neptune*.

Je portais alors le manteau couleur brique dont j'ai déjà parlé. Mon mari se rappelle encore dans quel manteau j'étais arrivée à Gdańsk.

Je n'ai pas fait attention à la façon dont il s'habillait. Pour moi, ce qui comptait, c'était l'homme. De même que je n'ai pas fait attention au film qu'on passait. Ce qui m'intéressait, c'était d'être avec l'homme qui était dans mes pensées.

L'amour est pour moi une grande chose. On ne peut tomber amoureux qu'une fois. On peut plus tard connaître l'amour, on peut aimer. Mais le véritable amour est unique. Même si la personne que l'on aime fait je ne sais quoi, de toute manière, mais peut-être autrement, c'est elle que l'on aimera. Car le véritable amour est quelque chose de si grand que rien ne peut le détruire. Et les gens qui ne savent pas aimer sont très malheureux.

Car aimer, c'est être dévoué à une personne jusqu'au bout, c'est-à-dire que tout ce que je voudrais pour moi, je le veux aussi pour cette autre personne. Tel est pour moi l'amour, ou la définition de l'amour. Mais peut-être les hommes aiment-ils autrement ?

Mon mari dit que c'est moi qui ai voulu de lui, et qui me suis déclarée, et que lui m'a prise pour épouse. Mais en réalité, ça s'est passé autrement. C'est la sœur de mon mari qui me l'a raconté. Après que nous avons fait connaissance en octobre 1968, lui est allé voir ses parents en janvier 1969. Il avait ma photo sur lui. Il s'est réjoui devant sa mère en lui montrant à quoi ressemblerait son épouse. Alors qu'il ne m'avait encore rien dit.

Des années plus tard, j'en arrive à la conclusion, même si c'est une conclusion stupide, que si je ne l'avais pas pressé, nous ne nous serions peut-être pas mariés. Nous sortions ensemble, mais il ne pouvait se décider à fonder une famille, à vivre en commun. Avait-il peur de prendre une telle décision ?

Moi par contre, qui avais déjà mûri, je voulais inconsciemment fonder une famille et la construire à deux. Construire ma vie, mais pas seule, avec une autre personne. Alors que je sortais avec lui et que j'étais amoureuse de lui... Parce que la vérité, c'est qu'il a été le seul homme dont j'ai été amoureuse, très amoureuse, et que j'ai considéré que si les gens s'aiment, ils doivent se marier.

Ma sœur Krysia est repartie de Gdańsk vers la campagne familiale où elle a fait connaissance d'un garçon. Ils ont fixé la noce au 24 septembre 1969. Nous sommes allés avec Wałęsa à son mariage. Ce fut sa première visite à mes parents. Papa m'a dit qu'une fois qu'on était ensemble, on devait se marier. Mais mes parents ne m'ont pas parlé de lui, ni en positif ni en négatif. Une de mes sœurs m'a seulement dit que c'était un « mondain », et que j'aurais des problèmes avec lui dans la vie.

Après le mariage de Krysia, nous avons décidé que nous aussi nous ferions un mariage civil, parce qu'à l'époque il fallait faire séparément le mariage civil et le mariage religieux. Et nous avons réservé à Wegrowo pour le 8 novembre. Je ne me souviens pas de la réaction de mes parents. Ils n'ont peut-être pas été contents, parce qu'ils venaient d'organiser la noce d'une fille, et qu'un mois et demi plus tard il y aurait celle d'une deuxième.

De retour à Gdańsk, je suis allée pour la première fois dans le logement de mon mari voir comment vivaient les garçons. Ils étaient par quatre. L'ordre dans la chambre laissait à désirer, comme cela arrive chez les hommes jeunes.

Je n'avais pas de bague de fiançailles. Nous avons mis tous les deux pour l'argent de nos alliances. Mon mari les a achetées, si je me souviens bien, au marché de Gdańsk. D'après les poinçons, ils devaient venir d'Union soviétique. Il avait pris la mesure de mon alliance d'après son doigt à lui.

Je n'ai pas fait la connaissance des parents de mon mari avant le mariage. Mon mari ne m'avait pas invitée dans sa famille.

Quelque temps plus tard, j'ai appris que ma belle-mère appelait ses belles-filles les « *zamery* ». Je ne sais pas ce que cela voulait dire. Ce doit être une expression régionale de chez eux. Ma belle-mère s'est trouvée être une personne très bien. Plus tard, elle m'a dit que j'avais une bonne influence sur son fils, que c'était grâce à moi s'il était comme il était. Nous ne nous sommes pas rencontrées bien souvent. Peut-être deux fois, parce que bientôt mes beaux-parents sont partis chercher un travail en Amérique.

Je me suis mariée dans la robe de Kryisia, celle-là même qu'elle avait portée à sa noce en septembre. J'ai dû m'acheter des chaussures parce que nous n'avions pas la même pointure. Mes témoins étaient ma sœur Jadzia et son fiancé Zygmunt. Mon mari n'avait pas de témoins de son côté. Le mariage civil a eu lieu à onze heures, et la cérémonie à l'église le même jour à dix-sept heures. Entre les deux, j'ai eu le temps d'aller me faire photographier pour ma nouvelle carte d'identité. Je me suis fait faire ma nouvelle carte tout de suite après, pour ne pas avoir à refaire encore une fois le déplacement de Gdańsk.

À franchement parler, j'ai peu de souvenirs du mariage et de la noce. La réception fut modeste, quelque vingt-cinq personnes. Je ne voulais pas peser financièrement sur mes parents, étant donné les fastes de la noce de Kryisia. Nous avons fait la fête à la maison. Dans une pièce il y avait la table du banquet, et dans l'autre on dansait. Comme ça se fait à la campagne, mon père a tué un cochon. La vodka a été achetée, on ne distillait rien chez nous.

Beaucoup de choses sont sorties de ma mémoire. Après avoir tant voulu cette nouvelle vie et construire mon nid, je suis parfois triste de n'avoir comme souvenir du mariage

que le curé. Le père Iwaniuk, un prêtre qui est déjà mort. Juste le curé et nous. J'ai oublié comment nous sommes allés à l'église, j'ai oublié s'ils avaient installé la haie traditionnelle sur la route. J'ai oublié comment j'ai marché jusqu'à l'autel, ce que j'ai ressenti alors. J'ai oublié si à la fin on a joué la Marche nuptiale ou peut-être l'*Ave Maria*. Alors que j'étais ce jour-là en train de poser les fondations de ma nouvelle vie, aucun des détails ne m'est resté en mémoire. Juste l'essentiel, que c'était mon mariage. Et pourtant, je devrais avoir beaucoup de souvenirs, puisque épouser son bien-aimé est un événement considérable, essentiel. Mais pour moi, le contexte et ce qui s'est passé autour n'étaient pas si importants. Seuls nous deux comptions alors. Ces deux plantes qui allaient grandir ensemble, ou ces deux pierres qui allaient devoir étroitement s'ajuster. Cette construction à deux qui allait répondre à mes rêves et à mes désirs était importante pour moi. C'est ce que je pensais. Avec le temps, il est apparu bien sûr qu'il était impossible de vivre avec une autre personne dans une symbiose idéale. Mais à ce moment-là, au moment de mon mariage, je pensais autrement, et ce sentiment faisait fi des détails, comme par exemple les cadeaux. J'ai complètement oublié les cadeaux. Couvre-lit, service de table, casseroles. Il y eut forcément des cadeaux. Mais pour moi l'important était que mes rêves de fonder une famille commençaient à se réaliser. D'ailleurs je n'ai jamais compté recevoir quoi que ce soit de personne. Je considérais que je devais gagner ma vie, que je travaillerais, que nous travaillerions pour tout ce qu'il nous faudrait. Mes rêves disaient que telle une pierre qui se couvre progressivement de mousse, le couple et la famille naissante – et de fait mon mari ne possédait rien non plus – s'enrichiraient de toutes les choses indispensables. C'étaient des temps difficiles. Nous étions jeunes, nous voulions nous marier et vivre ensemble en accord

avec le Seigneur et les autres, pour que tout soit comme Dieu l'a ordonné. Au début, ce qu'il gagnait seul tous les mois devait nous suffire. Après le mariage, sa maman lui a envoyé cinq cents zlotys. Un levain pour le début d'une nouvelle vie. Avant de se développer ensuite. Les parents de mon mari, une fois installés aux États-Unis, lui ont parfois envoyé un peu d'argent.

Par contre, un peu plus tard, j'ai reçu de mes parents de quoi ouvrir un livret de logement. Cela faisait à l'époque quatorze mille zlotys. Mon père avait emprunté cet argent à ses propres parents. Je ne me souviens pas si cela suffisait pour un petit appartement ou pour seulement une partie. J'ai remboursé cet argent à mes parents plus tard.

Oh ! Je me souviens d'une chose. Juste après le serment devant l'autel, mon mari a dit : « Ah ! là, là ! Qu'est-ce que j'ai fait ? » Je me rappelle cette phrase comme si c'était hier.

Je ne sais plus qui a fait tourner qui autour de lui quand nous avons quitté l'autel. Je considérais à l'époque que ça n'avait pas de sens, que quelqu'un fasse le tour de quelqu'un. J'étais de six ans plus jeune que mon mari, et je considérais que c'était lui le plus intelligent. J'ai tout le temps pensé qu'il était plus intelligent. J'étais moi-même complexée, et je pensais que je devais marcher dans ses pas. Et c'est encore comme ça aujourd'hui, même s'il m'arrive parfois de lui passer devant. Je pensais qu'il était le plus expérimenté, même s'il n'était arrivé à Gdańsk qu'un an plus tôt, en juin 1967. Puisque j'étais la plus jeune, lui mon mari devait être le chef. Et je n'étais là que pour exécuter des tâches. Aujourd'hui, je reconnais que je pensais mal. La vie à deux doit se dérouler dans l'équilibre. Je pensais aussi que c'était à lui de décider qui avait raison sur telle ou telle question. Avec le temps, mon mari s'est habitué à recevoir de moi la permission et le droit de décider de tout.

Plus tard, comme on sait bien, le partage des rôles s'est fait de lui-même. Après le retour à Gdańsk, je n'ai pratiquement plus travaillé. C'est mon mari qui a travaillé. Un an plus tard, le 6 octobre 1970, Bogdan est né. Mon mari gagnait l'argent pour la famille et je m'occupais de la maison, et de tout ce qui allait avec.

La joie de la maternité et les événements de décembre 1970

Nous sommes rentrés de la campagne, de chez nous, à Gdańsk, une semaine après le mariage. Vers la mi-novembre. Sans doute un vendredi, peut-être un samedi. Nous avons passé la première nuit dans la cité ouvrière de mon mari. Ses camarades n'étaient pas là, ils étaient partis dans leurs familles, ce devait donc être la fin de la semaine.

Je regarde la manière dont j'ai vécu avec mon mari ces premières années. Chacun faisait ce qu'il avait à faire. Mon mari gagnait l'argent du ménage, et moi je m'occupais de lui. Comme je l'ai dit, Bogdan est né un an après, et un an plus tard ce fut Slawek ; deux ans après, il y eut un autre enfant, et ainsi de suite.

Je ne pensais jamais à moi, je ne vivais que pour mon mari et mes enfants. Je ne m'intéressais jamais à moi. C'est maintenant que je me demande comment j'ai pu passer tout ce temps sans jamais penser à moi. Parfois, quand mon mari restait longtemps absent, je me révoltais. Mais il fallait bien qu'il gagne de l'argent. À certains moments, lorsque nous en manquions, il allait réparer des voitures. Il se donnait beaucoup de mal, il était responsable de la famille. Mais j'ai quand même un peu de regrets d'avoir été comme absente à moi-même.

Après le mariage, j'ai planté de nouvelles racines, cette fois à Siedlce et à Suchanino. Nous avons encore un moment

habité séparément. Moi, rue Rzeznicka, et lui à la cité. Les Chantiers louaient à l'époque aussi des logements pour jeunes couples. Et mon mari a reçu bientôt une chambre dans un immeuble d'avant-guerre, rue Malczewski, dans le quartier de Siedlce. Nous habitons au premier étage.

J'y suis retournée récemment. L'immeuble est toujours debout. Peu de choses ont changé dans le quartier. Nous y avons habité de novembre 1969 à avril 1970. Les conditions étaient difficiles. Une dame, appelons-la la première Mme P., avait des problèmes avec ses fils, et eux avec elle. Elle aimait dire des jurons. Pour aller dans notre chambre, il fallait traverser la chambre de Mme P. La moitié de la porte de notre chambre était fermée par une sorte de matériau qui remplaçait un ancien vitrage. Comment parler d'intimité ? Mme P. était de nature curieuse, pour ne pas dire indiscreète. Elle aimait savoir de quoi nous parlions quand nous étions « chez nous ». Elle écoutait à la porte. Comment sinon aurait-elle pu savoir que j'attendais un enfant ? Je ne lui en avais rien dit.

Les toilettes étaient dans le couloir, dans la cage d'escalier. Elles servaient pour toutes les familles de l'étage. Il n'y avait pas de salle de bains. Nous nous lavions dans des bassines. Si on voulait de l'eau chaude, il fallait se la faire chauffer dans la cuisine. Pour nous baigner, nous allions aux bains publics ou chez ma tante.

Les conditions étaient ce qu'elles étaient, mais cela ne me gênait pas. Je vivais de ma nouvelle vie, je vivais d'amour. C'est curieux comme l'amour donne des ailes et rend positif au point de ne pas faire attention à des détails comme les conditions d'existence.

Le chauffage était faible, et Mme P. n'arrêtait pas de nous reprocher de trop recharger le poêle. Nous avons fini par déménager de chez elle. En avril, je me suis posée à Suchanino, rue Beethoven.

Ce quartier est aujourd'hui totalement différent. À l'époque, la rue Beethoven était une suite de maisonnettes d'avant-guerre avec des auvents et des jardinets. Avec le temps, on a ajouté un ou deux étages aux maisons, et des constructions dans les jardins. À la place des palissades en bois, il y a maintenant des clôtures et des portails en métal. Des chambres d'hôtes, des « bed and breakfast » sont apparus un peu partout, ou encore des entreprises familiales. L'endroit a tellement changé que, lorsque pour préparer mon récit, je me suis rendue à Suchanino, je n'ai pas pu retrouver ma – notre – maisonnette.

Rue Beethoven, les choses étaient mieux, mais en un sens, elles étaient pires. Nous vivions dans une de ces petites maisons familiales. La dame, appelons-la la deuxième Mme P., logeait au rez-de-chaussée et elle tenait en façade un salon de coiffure. Nous, nous habitions sous les toits. C'est pourquoi, comparé à la rue Malczewski, c'était un progrès révolutionnaire, car théoriquement nous avions notre petit nid.

La deuxième Mme P. était plus sympathique que la première Mme P. À son accent, on comprenait qu'elle venait de l'Est. Elle élevait seule son fils. Nous avons essayé de l'aider, moi au jardin, et mon mari en étant témoin lors de la confirmation de son fils.

Il n'y avait pas de salle de bains à l'étage, juste des toilettes. Il y avait un réchaud à gaz dans le couloir, sur lequel je préparais la cuisine. Nous n'avions pas de poêle, il y avait juste le chauffage de l'étage. Le logement était froid et, en octobre, quand Bogdan est né, nous avons dû essayer un chauffage d'appoint. Avec peu de résultat, car il faisait très froid sous les toits.

Un ami vivait avec la deuxième Mme P. Il y avait à côté une école et, lorsque les filles s'y rendaient, ce monsieur se mettait nu à la fenêtre. Mme P. lui en faisait des reproches,

et parfois ils se disputaient, et après un certain temps, elle l'a congédié.

Je n'avais aucune idée du comportement de ce monsieur. À ma surprise, qui s'est transformée en terreur, un jour que je descendais chercher quelque chose, je l'ai vu en bas debout à la fenêtre. Ce fut une nouvelle leçon, désagréable cette fois, sur la façon dont vivent certaines gens. Lorsqu'ils s'étaient disputés, il devait monter dans une chambrette sous les toits, à côté de la nôtre. Il n'était pas désagréable avec moi, mais je ne me sentais pas en sécurité.

À franchement parler, je n'ai pas le souvenir de crises sérieuses ou de tensions pendant les premières années de notre mariage. À part un incident. Alors que nous habitons rue Beethoven, Wojtek, un demi-frère de mon mari, le plus jeune de cette partie de la famille, est venu s'installer dans notre chambre. Il a habité avec nous ! C'est cette présence dans notre chambre et ce qui s'est passé alors qui m'a le plus pesé.

Depuis l'âge de seize ans, Wojtek souffrait de diabète. Je pense que c'est sa mère qui a insisté auprès de mon mari pour que Wojtek vienne chez nous afin de pouvoir se fixer à Gdańsk. Nous avons pris à ce moment-là un kiosque en gestion, rue Ojcowska, pas loin de chez nous. Dix minutes à pied. Journaux, cigarettes, cirage, savonnettes et confitures.

Wojtek et moi avons travaillé dans ce kiosque. Mais ça n'a pas marché. Wojtek a fait des dettes, et il a fallu rembourser. Nous avons tenu ce kiosque pendant six mois. Ma grossesse était déjà bien avancée et en plus, il y avait ces dettes. C'est ainsi que prit fin mon deuxième et dernier travail salarié. Même si la vie a montré par la suite que j'aurais à faire les métiers les plus divers.

Un peu plus tard, Wojtek a déménagé. Il a loué un logement, mais pour peu de temps. Il est ensuite rentré chez sa mère. Il était malade, et sa maman le dorlotait, et le monde

entier et tout était pour Wojtek. Je me rappelle que je me suis même disputée avec lui, et que j'en ai fait la remarque à mon mari. Ce ne fut cependant pas une tension conjugale sérieuse, juste un problème de la vie. C'est-à-dire pour moi une nouvelle expérience.

On a écrit quelque part que dès le début de notre liaison, puis de notre mariage, j'avais planifié une grande famille, et que mon mari qui venait aussi d'une famille nombreuse n'avait pas l'intention de rompre avec cette tradition.

Ça s'est passé autrement. Nous n'avons jamais réfléchi au nombre d'enfants que nous voulions avoir. Personnellement je n'ai jamais pensé que j'en aurais jusqu'à huit. Jamais non plus je n'ai voulu n'avoir qu'un seul enfant. Je pensais que ce serait trop peu pour une famille. Il m'aurait toujours manqué quelqu'un. Car soit ça aurait été une fille, soit un garçon. Je voulais avoir une fille et un garçon. Plus tard, quand n'ont commencé à naître que des garçons, quand Jarek est né, et qu'il a eu ensuite deux ans, j'ai dit à mon mari que je serais la plus malheureuse des femmes sur terre si je n'avais pas de fille. Et quand je pensais à cette fille... je revenais toujours à ces pensées, à ces rêves qui remplissaient ma vie. On n'a pas le droit de penser à des choses stupides, parce que alors les choses stupides arrivent. Par contre, si l'on rêve à de bonnes choses, ces bonnes choses se réalisent. On n'a que ce qu'on rêve. Chacun a droit au bonheur, mais tout le monde ne sait pas créer ce bonheur autour de soi.

Et alors que je pensais à ces filles, c'est comme si le Seigneur avait dit : « Tu veux ? Tiens, voilà des filles ! » Et des filles sont venues au monde. D'abord quatre garçons, et ensuite quatre filles.

En 1974, avant la naissance de Przemek, j'ai senti que je n'y arriverais pas. Je me sentais toute faible et j'avais du mal. J'étais effrayée. C'est avec ce troisième enfant que j'ai

commencé à sérieusement me demander comment j'allais m'en tirer avec trois enfants, parce que je les éduquais seule. Ensuite, après la naissance de Przemek, combien d'enfants, cela m'est devenu égal. Il y en aurait autant que Dieu voudrait.

Mais revenons au premier enfant et à l'année 1970. La propriétaire de l'appartement de la rue Beethoven ne voyait pas ma grossesse d'un mauvais œil. Rue Malczewski, cela aurait été compliqué, et pour nous et pour cette dame. Rue Beethoven, non, parce que nous habitons séparément.

Lorsque j'ai compris que j'étais enceinte, j'ai été très heureuse de savoir que j'allais avoir un enfant, que j'aurais à prendre soin de quelqu'un, que j'aurais de nouvelles occupations, parce qu'en fait j'avais arrêté de travailler.

Mon mari a accueilli avec calme la nouvelle de la venue d'un enfant. Je pense qu'il se sentait un peu inquiet devant cette perspective. Peut-être n'avait-il pas encore grandi jusqu'au statut de père ? Je me souviens de sa réaction : aucun enthousiasme ! Il n'y eut rien de particulier, rien de solennel dont on aurait pu se souvenir pour l'occasion. Il n'a pas non plus acheté de fleurs. D'ailleurs, je n'ai pas le souvenir qu'il ne m'ait jamais acheté des fleurs... Il ne m'a sans doute jamais acheté de fleurs comme ça, spontanément. Maintenant, quand il m'apporte des fleurs, je sais que quelqu'un les lui a offertes. Non. Pardon. Il m'a acheté des fleurs plusieurs fois. Une fois, une orchidée en pot, un jour qu'il marchait dans la rue Długa, et il a dû l'acheter dans le magasin où j'avais travaillé.

Il ne sait pas très bien montrer ses sentiments... Mon mari n'a pas cette spontanéité. Comme je l'ai déjà dit, il est renfermé. Contrairement à moi qui aime bien faire toutes sortes de choses spontanément. Quand je le dois, je prends une décision rapidement. Alors que lui doit tout planifier, et parfois en s'y prenant longtemps à l'avance.

Moi, je n'ai pas besoin de tout planifier, j'aime avoir des émotions. La meilleure chose pour moi c'est, lorsque surgit un problème, d'avoir la possibilité de le résoudre. J'éprouve de la satisfaction, je me sens valorisée si je réussis à régler ou à dénouer une affaire. Lui, en revanche, il planifie : « J'y vais deux heures ! » Comment peut-on aller à une réception et prévoir qu'on va y passer deux heures exactement ? On peut sortir d'une réception après dix minutes si on voit qu'elle est ennuyeuse ou que les gens ne vous plaisent pas. Et on peut rester trois heures si c'est sympathique. Mais lui : « Non. Deux heures ! » Et il regarde sa montre : « Deux heures ! Déjà deux heures ! Si tu veux, tu peux rester. »

De même que j'ai dû apprendre la vie toute seule, j'ai dû apprendre seule à me préparer à mettre des enfants au monde et à la maternité. Je n'ai demandé conseil ni à ma mère ni à mes sœurs ni à mes amies. La proche famille était loin, et je n'avais pas d'amies à ce moment-là. Il y avait juste cette dame, la propriétaire de la maison. Mais je ne parlais pas de cela avec elle. Je n'ai acheté aucun livre, aucun manuel, aucun magazine féminin. Je n'avais pas les moyens.

Et puis, en ce temps-là, on ne parlait pas comme ça de grossesse et d'accouchement, contrairement à aujourd'hui. Maintenant, on parle avec sa fille, on la prépare. Moi, personne ne m'a préparée.

La tante Zosia m'a été d'un certain secours. Il me semble me voir comme dans un brouillard aller avec elle dans un magasin de layette. Par un concours de circonstances : Bogdan est né en octobre, et au printemps la tante Zosia a mis au monde une fille, Bozenka, qui est maintenant religieuse chez les sœurs de l'ordre de Sainte-Brigitte.

Avant l'accouchement j'avais préparé une petite valise avec une couverture, des couches, des langes, un petit vêtement. L'indispensable. La date de l'accouchement était

prévue pour le 2 octobre. Le 5, soit trois jours après la date, j'ai dit à mon mari que je sentais avec certitude que l'heure de l'accouchement arrivait. Nous sommes allés en autobus à l'Hôpital régional, rue Swierczewski. En entrant dans la maternité, j'ai eu un peu peur, je ne savais pas comment on allait m'accueillir. Dans le temps, on recevait les gens avec tellement de froideur, comme à la chaîne. Comme ce devait être mon premier enfant et que la date était passée, on m'a auscultée, pris le pouls, et j'ai aussitôt été admise dans le service.

Dès ce moment, mes craintes se sont évanouies, je n'ai plus eu peur. J'ai peut-être plus peur aujourd'hui de ce qui peut arriver. Mais à l'époque, je vivais « ici et maintenant ». Je me souviens qu'au cours des années, pendant les grossesses successives, il ne m'est jamais venu à l'idée que l'enfant pourrait naître malade, que la grossesse pourrait mal se passer, qu'il y aurait un problème à l'accouchement. J'ai connu plus tard des filles qui vivaient avec une seule pensée – j'en ai rencontré une comme ça par exemple à l'hôpital de Zasp : que leur enfant soit malade, ou que quelque chose arrive pendant l'accouchement. J'ai mis huit enfants au monde, et je n'ai jamais pensé comme ça. Je pensais positivement, et tout s'est toujours bien passé.

Le travail a commencé vers vingt et une heures, et il a duré toute la nuit, et le mardi à neuf heures, j'ai accouché de Bogdan. J'ai accouché pendant douze heures. Un accouchement aussi long est quelque chose de normal pour un premier enfant.

On m'a fait une césarienne. On a posé quatre points de suture. Tout a été normal, aucune complication. Pour mettre au monde son premier enfant, il faut souffrir sa part ! À quoi ai-je pensé, une fois l'accouchement fini ? Dans les premiers moments, à rien ! Dans ce premier instant, l'essentiel a été le soulagement de ne plus avoir mal. Après

des années, après tant d'enfants, on oublie cette douleur. Et pour moi, l'essentiel a d'abord été que j'avais accouché et que je n'avais plus mal. Une grande joie, d'abord d'avoir un enfant, ensuite d'être jeune, et troisièmement d'être devenue mère. L'idée qu'en tant que femme et épouse je venais de remplir mon rôle en devenant mère m'est venue plus tard. C'est une joie si grande qu'elle est difficile à décrire !

Je me souviens des jeunes stagiaires à la maternité qui me disaient : « Il est né coiffé. » Elles disaient : « Oh ! Qu'il est beau ! » Elles me montraient mon enfant. Moi, j'ai dit : « Mais qu'il est laid ! » Parce qu'en fait je n'avais jamais vu de petit bonhomme couvert de liquides et de sang. Moi, encore une gamine, alors qu'il s'agissait de mon enfant, j'ai dit qu'il était laid ! Alors qu'il était un bel enfant, une vraie poupée ! Il n'avait rien d'un garçon.

Puis est arrivée la question suivante : est-ce que je vais savoir le nourrir ? Dans la salle de la maternité, il y avait onze lits, des bébés avec leurs mères. Onze bébés en train de crier ! Mais Bogdan était sage. La première tétée et les suivantes ont renforcé mon sentiment maternel. Comprendre que l'on est une mère, ça ne se fait pas du premier coup. Non. C'est un sentiment qui grandit. Petit à petit il se crée, il se développe. Bogdan était un bon petit, il se comportait bien, il mangeait bien. Je n'ai pas eu de problèmes avec lui, comme cela arrive parfois avec le premier enfant.

Par la suite, quand arrivent les enfants suivants, on est plus consciente de sa maternité. Et par ailleurs, chaque naissance est différente. La première n'est pas facile à décrire. C'est comme si on se développait soi-même un peu. C'est un processus comparable au développement d'une plante. La plante a d'abord des branches, des feuilles, des fleurs puis des fruits. Le processus est identique chez l'homme. Je ne crois pas les femmes qui disent qu'elles se sont tout de suite senties mères.

À l'époque, on ne faisait généralement pas d'échographie. Nous ne connaissions pas le sexe de l'enfant. Mon mari préférait certainement que ce soit un garçon. La majorité des hommes préfèrent ça. Ils se sentent malheureux si c'est une fille et non un garçon. En tout cas, c'est ce que je crois.

De mon côté, je voulais mettre au monde un garçon pour que mon mari soit heureux. Je pensais tout le temps à mon mari, même au moment de mettre au monde un enfant. Il ne le voyait pas, il ne voit pas... Peut-être est-ce qu'il ne savait pas... Peut-être n'avait-il pas appris... Peut-être n'avait-il pas travaillé sur lui-même... Il considérait toujours qu'on devait trouver le bonheur dans ce que l'on fait. Par contre, moi je considère, pour que l'autre soit heureux, qu'il faut lui procurer, lui offrir ce bonheur. Donner du bonheur, justement avec un fils.

À l'époque, après un accouchement on restait alitée cinq jours, on ne se levait pas. On sortait de l'hôpital après une semaine. Aujourd'hui, on peut sortir même après deux jours.

La maternité était au troisième étage. Évidemment il n'y avait pas de téléphones portables, et les téléphones fixes étaient une rareté dans les appartements. Dès que les femmes pouvaient se lever, elles s'approchaient des fenêtres avec leur bébé emmailloté, et elles criaient vers leurs maris qui attendaient en bas devant la maternité. Ceux-ci criaient en retour des choses à leurs épouses. Les hommes étaient souvent dans un état euphorique, surtout après avoir ingurgité quantité de boissons... Les femmes crient, les hommes crient, les enfants pleurent. Quel vacarme !

Je me souviens d'avoir moi aussi crié quelque chose à mon mari de cette fenêtre du troisième étage. Lui était là, tout triste. Moi, avec le tout-petit, j'aurais dû penser à moi et à mon enfant. Et je pensais à lui, debout là devant,

et je me demandais pourquoi il avait l'air triste au lieu de se réjouir, au lieu de me remonter le moral. Lorsqu'il est parti et que je suis retournée dans la salle, je crois que j'ai pleuré. J'avais tant de peine sur le cœur ! Je me demandais pourquoi il était si triste. Je pense qu'il avait pris peur devant la réalité. Parce que le mariage est une chose, mais dès qu'arrive un enfant, c'est une tout autre école, l'école des parents, l'école des pères.

D'autre part, une femme prend ce nouveau rôle différemment d'un homme. L'homme considère qu'une fois qu'un enfant est là, on ne va pas en faire toute une histoire. Mon mari n'a pas l'habitude de montrer de la joie comme moi. Que ce soit pour des enfants ou des petits-enfants. J'ai un tempérament à me réjouir de tout. Je voudrais que les autres se réjouissent aussi, ne pas être la seule à prendre part à cette joie. Ça a été mon attitude au fil des années. C'est récemment que j'ai appris que l'on pouvait être et vivre autrement, et maintenant cela ne me dérange pas si je suis heureuse et que quelqu'un d'autre ne l'est pas. Tant pis, c'est son affaire. Mais à l'époque, je considérais que nous devions nous réjouir ensemble. Il n'y a pas longtemps que j'ai compris qu'il y a beaucoup de choses qu'une femme comprend autrement qu'un homme.

Mon mari a sans doute fêté ça avec les copains, il a eu une semaine de libre. Mais je ne connais pas les détails. Il ne m'a pas raconté, et je n'ai pas voulu savoir. L'enfant comptait plus que tout.

Avant que je ne quitte l'hôpital, mon mari a couru à l'état civil et il a appelé son fils Bogdan Boleslaw. Pourquoi Bogdan ? Peut-être avait-il un ami Bogdan ? Ce ne fut pas une décision à deux. Au début, j'ai été fâchée contre lui. Puis je me suis mise à aimer ce prénom. Il est joli. Comme deuxième prénom, il lui a donné Boleslaw. C'était le prénom du père de mon mari.

Il décidait seul et ne me demandait généralement pas conseil. Comme sur beaucoup de sujets pendant des années, et c'est encore comme ça.

Plus tard, avec les enfants suivants, je n'ai plus permis qu'il décide seul. Lorsque devait naître un autre enfant, j'étudiais longuement dans des livres, et nous en discutons en tête à tête tous les deux. Et il y eut Slawek. Et après lui Przemek et Jarek. De beaux noms slaves.

Mon mari est venu me chercher avec la petite valise que j'avais préparée à l'avance. Nous avons habillé l'enfant et nous sommes partis rue Beethoven. Sans doute en taxi, parce qu'avec un tout-petit il n'était pas question de prendre l'autobus rouge municipal brinquebalant dans cet automne glacial. Ça me fait de la peine, mais je ne me souviens pas qu'il m'ait apporté des fleurs quand il est venu me chercher.

Ce jour-là, au retour de l'hôpital, nous n'avons sans doute pas baigné l'enfant. Parce qu'on l'avait baigné à l'hôpital. Plus tard, il a eu son bain régulièrement tous les soirs. Dormir, langer, nourrir, dormir... Une vie d'enfant normale. Et ainsi jour après jour. C'était beau pour moi que nous ayons été en ce temps-là tous les deux, rien que pour nous. Nous seuls. Nous nous complétions. Il y a eu mieux, il y a eu pire, mais pour moi à l'époque, c'était bien. J'étais heureuse. J'avais un mari, j'avais déjà un enfant. Je n'avais besoin de rien d'autre. Je n'avais pas d'amies, j'entretenais un contact limité avec la famille qui habitait ici ou là, à Gdańsk. Cela ne comptait pas pour moi. Ce qui comptait, c'était « ici et maintenant ».

J'ai bien sûr envoyé une lettre à mes parents pour leur annoncer la nouvelle. Maman et mon oncle, le mari de la tante Zosia, ont été parrain et marraine de Bogdan. J'avais des sœurs et j'aurais pu leur demander d'être marraines, mais j'ai préféré que ce soit maman. En fait, maman était venue la première me voir à Gdańsk. Bogdan a été baptisé

dans l'église rue Kartuska, un quartier de la ville que les anciens de Gdańsk appellent Emmaüs. Je ne me souviens pas de la cérémonie. Il n'y avait que maman, ma tante, mon oncle et leurs enfants, et nous deux. Personne d'autre.

Le baptême a été modeste, tout comme notre vie. Mon mari ne gagnait pas beaucoup. Je ne saurais dire combien. J'ai oublié. Peut-être mille deux cents zlotys ? Peut-être mille quatre cents ? Cela nous suffisait pour vivre, parfois juste pour survivre.

Notre vie était modeste mais belle. Je n'avais pas de grandes exigences. J'avais une famille. La vie coulait paisiblement. Je pensais que notre vie commune se déroulerait comme ça, et que nous irions de l'avant. Je pensais qu'elle ne ferait que s'améliorer avec le temps. Et je pense que c'était juste. Je n'ai jamais eu le désir de posséder telle ou telle chose. Je n'ai jamais dit non plus que tout devrait être mieux tout de suite.

Mais décembre 1970 est arrivé. Le lundi 14 décembre, lorsque la grève a commencé, mon mari n'était pas à son travail. C'était son jour de liberté. Il était allé acheter une poussette d'occasion pour le petit. Il est allé aux Chantiers le lendemain, le 15 décembre, le mardi. Il est revenu à la maison de manière inattendue, en tenue de travail – ça, je m'en souviens – et la voix cassée. Et il m'a dit qu'il y avait eu une grande bataille avec la milice à Gdańsk, et que le sang coulait dans les rues. Il m'a dit qu'il avait crié par la fenêtre du commissariat. C'était pour ça qu'il avait la voix cassée. Il a mangé quelque chose, et il est reparti aux Chantiers. Je ne savais pas du tout ce qui se passait en ville. Nous habitions assez loin du centre de Gdańsk. Je n'ai pas entendu de coups de feu, d'explosions de grenades lacrymogènes. On n'en parlait pas, ni à la radio, ni à la télévision.

C'était le soir. Sans doute le jeudi 17 décembre... Nous n'avions pas de téléviseur, donc nous descendions parfois chez la dame pour regarder la télévision. On passait une série populaire – *Zorro* ? Nous devions descendre à vingt heures, vingt heures trente. Soudain, deux ou peut-être trois messieurs sont arrivés. Ils ont dit que mon mari devait les suivre. Lorsqu'ils l'ont emmené, il a enlevé son alliance et sa montre et dit que si je n'avais plus de quoi vivre, je devais les vendre.

Nous étions un jeune couple, et nous n'avions à l'époque aucune économie. Notre enfant avait deux mois, et voilà qu'une semaine avant Noël on emmène mon mari vers l'inconnu. Sans savoir pour combien de temps, sans savoir quand on le relâcherait. Je reste seule, sans rien !

Je vais dire quelque chose qui paraîtra étrange à certains, totalement irréal, pour ne pas dire anormal. Mais ce qui s'est passé ce soir de décembre ne m'a fait aucune impression. Si on l'emmène, on l'emmène. Il me laisse son alliance, sa montre...

Le lendemain... Mon mari fumait beaucoup à cette époque. Lorsqu'on l'a emmené, il n'a pas pris de cigarettes, ni d'argent. J'ai pris ses cigarettes et je suis allée au commissariat rue Swierczewski. Je voulais savoir où il était pour pouvoir lui donner ses cigarettes. Je leur dis que mon mari a été arrêté la veille. Je demande s'il est là. J'explique que je veux lui donner ses cigarettes. On me dit qu'il n'y avait pas de Wałęsa arrêté.

Que devais-je faire ? Je suis rentrée rue Beethoven. Qu'est-ce que j'ai pensé alors ? À rien de mal. Tout simplement, c'était comme ça, j'ai décidé d'attendre. Non, je n'ai pas eu peur. Je n'ai pas eu peur à cause justement de ce petit enfant. J'ai su comme par intuition que je devais tenir le coup. Sinon quoi ? Pleurer ? Se désespérer ? Devenir folle ? Je le nourrissais au sein. Je devais me concentrer sur mon enfant et sur rien d'autre !

Devais-je aller chercher de l'aide quelque part ? Où ? Chez qui ? Il n'avait jamais été question de s'opposer aux autorités à l'époque ! Je me suis enfermée dans une sorte de cercle invisible, rejetant loin de moi les pensées mauvaises, sans me laisser gagner par aucun fantasme, ne me souciant que de mon enfant.

Me remémorant ces journées de décembre, je me demande si, habitant au centre de Gdańsk et vivant ce qu'a vécu ma cousine Mariola dont le père était un des grévistes aux Chantiers, j'aurais adopté la même attitude défensive consistant à se couper des événements en cours. En effet, les membres des ZOMO¹ se jetaient sur les jeunes au retour de l'école, les battaient et la puanteur des nuages de fumée et de gaz dans les rues s'insinuait dans les logements, malgré les fenêtres fermées. Sans parler du fracas menaçant des chenillettes des chars qui se dirigeaient vers le chantier.

Trois ou quatre jours plus tard, un homme est arrivé. Ce monsieur me dit qu'il y aurait bientôt un changement de gouvernement et que mon mari serait relâché le lendemain. Tout ça, et rien que ça ! Et en effet, lorsque Edward Gierek est arrivé, mon mari a été libéré.

On sait comme j'ai été heureuse de son retour. Il ne m'a jamais dit comment il avait été traité au commissariat, quelles questions on lui avait posées. D'ailleurs, il n'a jamais parlé de sujets politiques avec moi. Il ne m'a jamais rien expliqué. Lorsque plus tard, dans les années soixante-dix, il a été arrêté pour quarante-huit heures, il ne m'a toujours rien dit de la manière dont il avait été traité et ce qu'on lui avait demandé. Je me souviens qu'il se plaignait de maux de tête à chaque libération.

1. Zmotoryzowane Odwoły Milicji Obywatelskiej (ZOMO), nom de la milice paramilitaire sous le régime communiste.

Je pense que c'est cette première leçon qui a orienté mon attitude ultérieure. Elle m'a appris à ne pas paniquer, à ne pas faire de drame de ce qui se passe et à savoir attendre, avec patience, qu'une situation évolue. Il sera toujours temps de pleurer et de se désespérer. Je n'ai jamais eu peur, j'ai tout simplement eu confiance. C'est tout.

Cette attitude a été la bonne au cours des années. Même si maintenant je réfléchis à certains problèmes. En particulier s'ils concernent mes enfants. Il m'arrive de me sentir mal, de désespérer, de tout voir avec des lunettes noires. Mais toutes ces années, des événements de décembre 1970 jusqu'au tournant de 1989, je n'ai jamais désespéré. Je n'ai vécu qu'une seule crise, quand je n'ai plus tenu psychologiquement et que je me suis presque effondrée. Mais j'en parlerai plus tard.

Les années 1970

Les meilleures pour la famille

Même si mon mari était régulièrement débarqué de son travail et si j'étais soit enceinte, soit dans les suites des couches, et même si rien n'était facile, c'est précisément cette période, de notre mariage à août 1980, que je considère comme la meilleure pour notre famille. Parce que nous étions ensemble ! Nous avons constitué une véritable cellule familiale. En tant que famille, nous avons été comme les doigts de la main.

À l'époque, au début des années 1970, j'ai voulu que nous ayons notre propre logement pour que personne n'interfère dans notre vie, que nous n'ayons personne sur le dos. Et de fait, avec mes rêves, nous nous sommes peu à peu développés en tant que famille. En 1971, en mai sans doute, en tout cas au printemps, nous avons déménagé de la rue Beethoven au foyer ouvrier des Chantiers, rue Klonowicz. C'était un grand bâtiment où habitaient plusieurs centaines d'ouvriers, avec une vingtaine, peut-être une trentaine de familles. On peut dire que l'immeuble constituait une sorte de quartier d'habitation avec une cour intérieure où les enfants jouaient. Les jours de beau temps, il y régnait un véritable charivari.

Bien qu'il se soit agi d'un habitat collectif – certains parlaient même d'un kolkhoze des Chantiers – avec toilettes

et cuisine communes, comparé aux cités, c'était déjà autre chose ! Nos conditions s'étaient améliorées. Les chambres familiales se succédaient le long d'un grand couloir. Quand on franchissait le seuil de la chambre, on entraînait dans son logement, on fermait la porte, et on était chez soi ! Il y avait en plus quelques jeunes filles qui habitaient aussi avec de jeunes enfants. En cas de besoin, elles s'entraidaient. Ce foyer collectif n'existe plus aujourd'hui. Après la faillite des chantiers de Gdańsk en 1996, la ville l'a repris en gestion, rénové et transformé en logements sociaux.

J'évoque cette période de ma vie comme une belle époque. Bogdan était un bon garçon. Il ne pleurait pas, il ne faisait pas de caprices. Je me levais le matin vers six heures. Je préparais des sandwiches et du thé pour mon mari. Mon mari partait aux Chantiers, et je nourrissais mon enfant. Après quoi je me recouchais et je dormais jusqu'à ce que Bogdan se réveille. Je me levais et j'allais faire les courses. Obligatoirement avec mon enfant. À moins qu'il n'aille pas bien. Dans ce cas, c'était une des jeunes filles qui s'occupait de lui. Je revenais des courses, je le nourrissais, il s'endormait, et je préparais le repas pour mon mari. Les jours se succédaient ainsi.

À l'époque où nous avons habité rue Klonowicz, mon mari a acheté notre premier téléviseur avec de l'argent gagné au Loto. Notre chambre était petite et le téléviseur était sur l'armoire.

Nous économisions peu à peu. Personne ne nous avait rien donné. À part l'argent que mon père avait emprunté à sa mère. Nous l'avons placé dans la coopérative en prévision d'un logement, deux pièces avec cuisine. Un an plus tard, quand nous avons reçu un logement des Chantiers à Stogi, nous avons récupéré l'argent, et j'ai tout rendu à mon père.

Rue Klonowicz, les jours se suivaient et se ressemblaient. Jusqu'au 24 septembre 1972, jour de la naissance de Slawek.

J'ai lu dans un livre que Slawek était né dans le foyer ouvrier de la rue Klonowicz, alors qu'il est né à l'hôpital de la rue Kliniczna. On parlait dans ce temps-là de cet hôpital comme d'une « éclosérie d'enfants ». Cette fois non plus bien sûr je n'ai pas eu d'échographie, et je n'ai donc pas su à l'avance de quel sexe serait mon deuxième enfant.

J'ai accouché de Slawek un dimanche. Je me souviens, nous étions en train de déjeuner à la cantine du foyer. Mais moi, je ne pouvais rien avaler. Je me sentais mal. C'est sans doute un voisin qui m'a amenée à l'hôpital qui se trouvait à proximité. Tout cela se passait vers quatorze heures. Je me suis retrouvée à l'hôpital, et une demi-heure plus tard j'accouchais de Slawek. Une demi-heure, et terminé !

Dès qu'il est né, j'ai tout de suite senti que je l'aimais. Ensuite, lors de mes autres accouchements, je n'ai jamais eu pour aucun enfant un tel afflux de sentiments. Alors que j'avais déjà un enfant, j'ai senti comme si j'avais reçu un grand trésor. Je n'ai pas reçu davantage de fleurs que pour le premier enfant.

Je me souviens très bien du petit Slawek. Je n'ai eu aucun problème avec lui. Après sa naissance, j'ai dit que je pourrais en avoir trois comme lui. Je dormais, je le nourrissais et je le changeais. Lui aussi dormait. Et à poings fermés. Jusqu'à trois mois, comme s'il n'y avait pas eu charge d'enfant. Peut-être ce grand sentiment qui m'a empli à la naissance de Slawek est-il venu du souvenir des douze longues heures de douleurs pour l'accouchement de Bogdan.

Je dois avouer que Slawek n'a pas été baptisé avant la naissance de Przemek, qui est né le 7 février 1974. Je ne sais pas pourquoi cet enfant n'a pas été baptisé plus tôt. Soit ce n'était pas le bon moment, soit quelque chose manquait.

Non, je n'ai pas traversé, nous n'avons pas traversé de crise religieuse. Je disais toujours à mon mari qu'il fallait baptiser cet enfant, mais nous n'arrivions pas à nous décider

pour les parrains et marraines. Le rôle de ces derniers est extrêmement important. En même temps, le baptême, c'est une dépense pour les parents, comme pour les parrains et marraines. Et au début des années 1970, les temps étaient ce qu'ils étaient.

Les deux garçons ont été baptisés chez moi, mais pas à Wegrowo, à Liwa. Slawek avait alors deux ans et demi, et Przemek tout juste un. Les baptêmes eurent lieu au printemps 1975, à Pâques. Les parrains et marraines furent mes sœurs et les jumeaux. Pour Slawek : Jadzia et Wiesek. Pour Przemek : Bogusia et Adam.

Mon mari m'aidait bien sûr pour nos enfants petits. Il m'aidait autant qu'il pouvait. Ou plutôt pour autant qu'un homme peut le faire. Curieusement, il ne se rappelle jamais en quelle année quel enfant est né. Lorsqu'on lui posait la question, il prenait ses papiers d'identité et lisait les dates. La plupart des hommes ne se souviennent pas des dates de naissance de leurs enfants.

Il faut peut-être maintenant expliquer aux jeunes lecteurs qu'il fut un temps où, en plus des données de base, l'on inscrivait obligatoirement sur les papiers d'identité les prénoms des enfants, la date du mariage le cas échéant, l'adresse et la date d'enregistrement au domicile permanent ou temporaire, les déclarations de déménagement, le lieu de travail, la délivrance d'un livret en devises, le groupe sanguin, etc.

Mon mari m'aidait à baigner les enfants, mais nous ne nous disputons pas pour le faire. Mon mari n'a jamais été chaud pour cela. Il y a des hommes qui baignent eux-mêmes les enfants. Mon fils Slawek le fait tout seul. Mon mari, non, il disait qu'il avait peur de faire du mal à l'enfant.

Je me souviens d'un événement. J'étais sortie faire des courses. Pendant mon absence, le bébé a fait dans sa couche. Mon mari ne lui a pas essuyé le derrière, il s'est

contenté d'enlever la couche et d'en mettre une nouvelle, qu'il a salie par la même occasion. Changer un bébé, pour lui, c'était ça.

D'une manière générale, mon mari ne se démenait pas pour faire des choses dans la maison. Il considérait que c'était à moi de le faire. Et plus tard, dans les années 1980, avec toute cette politique endiablée, il s'est de moins en moins occupé de la maison, des enfants et de moi, c'est-à-dire de la famille.

En octobre 1972, Slawek avait un mois, nous avons déménagé à Stogi. Nous y avons habité jusqu'à la mémorable année 1980, si lourde de conséquences. Dans le même immeuble du 26 de la rue Wrzos se trouvaient plusieurs familles qui avaient auparavant logé dans le foyer de la rue Klonowicz. Nous étions dans la cage d'escalier C, au premier étage, appartement numéro 5. Les dames de la rue Klonowicz étaient Barbara Pekalowa, au 4, et Barbara Wyrzykowska, au 6.

C'était un immeuble neuf à étages. Il y en avait d'autres similaires à côté. Notre logement était composé de deux pièces. Une plus grande et une petite. La cuisine, minuscule, faisait quatre mètres carrés. Les toilettes étaient sombres. Le nouveau logement n'était pas grand, à peine trente-six mètres carrés. Mais il était indépendant, c'était l'essentiel.

À l'époque, derrière nos immeubles à Stogi, il y avait d'immenses décharges de déchets. Maintenant, il y a des jardins potagers. Mais ceci mis à part, l'endroit a peu changé.

À Gdańsk, certains considèrent que Stogi est le pire des quartiers. Je ne dirais pas cela. Personnellement, je n'ai pas le sentiment que c'est un mauvais quartier. Je me suis sentie bien à Stogi. Je n'ai jamais considéré que c'étaient des marginaux ou des pauvres qui vivaient là. Les habitants étaient de niveau moyen pour le Gdańsk de l'époque. Les

habitants de Stogi, c'est important, s'entraidaient. C'est peut-être encore le cas aujourd'hui.

Stogi a quelque chose qu'on ne trouve pas dans de nombreux autres quartiers de Gdańsk. À proximité des habitations, il y a la forêt. On avait où aller se promener avec les enfants, encore qu'il fallait faire attention parfois aux pervers qui guettaient les adolescentes ou les jeunes femmes.

En traversant la forêt, on arrivait en une demi-heure à la plage de Stogi, sans doute la plus vaste de Gdańsk. Nous y allions en famille. Mon mari nageait, les enfants se baignaient et construisaient des châteaux de sable. Moi, je bronçais. Je ne nageais pas. Mon mari sait nager, tous mes enfants savent nager. Moi, non.

De temps à autre, la sœur de mon mari, Izabela, venait nous voir. Elle aimait bronzer dans les dunes ou sur les anciens gisements d'ambre. J'avoue que l'ambre ne me fascinait pas alors, même si tout le monde en ramassait sur la plage. Mes enfants aussi en ramassaient. Mais la milice menait des actions contre ceux qui extrayaient de l'ambre en détruisant la forêt et les dunes.

On m'a invitée il y a quelques années à un vernissage au musée de l'Ambre à Gdańsk. C'est le seul musée de son genre en Pologne. J'y ai vu un grand nombre de variétés d'ambre et toutes les différentes créatures qui s'y sont figées il y a des millions d'années, tous les objets en ambre qui ont été fabriqués pendant des siècles à Gdańsk et toutes les belles choses exécutées aujourd'hui par nos artisans et nos joailliers.

J'aime l'ambre, indépendamment de sa chaleur. J'aime aussi les pierres. J'en ramasse dans les champs. En particulier celles qui ont des formes étranges. Après quoi je les installe dans mon jardin.

Une pierre me fait penser à la puissance, à la force, à un sentiment de libération de force. Une pierre, même petite,

est lourde. Comme si de soi elle donnait de la force. Les pierres ont une bonne influence sur moi.

Pour revenir à l'image de l'arbre, le déménagement de la cité, du foyer, dans notre logement à Stogi, a été comme une transplantation et une nouvelle croissance de cet arbre. Ses conditions de croissance étaient devenues meilleures, mais après quelques années on verra qu'elles n'étaient pas idéales.

Mon mari, se souvenant de ces années, a dit un jour que cette époque avait été une période de cimentation de notre union. Ce n'est pas mon avis. Pour moi, elle fut la suite de notre vie commune. Rien de particulier ne s'est produit dans le mariage qui permettrait de dire que quelque chose aurait changé. On dit que quand une pierre reste par terre, elle se couvre de mousse. En ce qui nous concerne, pendant ces huit années, des enfants sont arrivés. Mon mari travaillait, je m'occupais de la maison. De fait, nous n'avions pas de temps pour nous. Lui pour moi, moi pour lui. Je dirais même qu'après le déménagement à Stogi, une certaine routine s'est installée dans notre mariage. Tous les jours les mêmes obligations. Debout vers six heures du matin, préparer le petit déjeuner pour mon mari, nourrir les enfants, emmener les aînés à l'école. Mon mari allait à son travail et je faisais ce qui se présentait. L'essentiel était les enfants. Cela n'avait pas d'importance si je ne faisais pas quelque chose dans le logement, par exemple enlever la poussière. Il fallait que les enfants soient propres, qu'ils n'aient pas faim, il fallait que les courses soient faites, et mon mari devait être heureux de trouver le dîner en rentrant du travail. Mon mari n'était pas difficile, il mangeait ce qu'il y avait. Il aimait les haricots bien cuits. Ce que les enfants attendaient le plus était le gâteau aux pommes. Je n'en faisais quand même pas toutes les semaines. Les enfants se souviennent encore aujourd'hui comme il était bon.

Après le dîner, il fallait nettoyer et veiller à ce que les aînés fassent leurs devoirs, et c'était la fin de la journée.

Le dimanche, on dormait un peu plus longtemps. Puis on prenait le petit déjeuner. Les enfants allaient à l'église à neuf heures ou à onze heures. Nous allions toujours à l'église avec les enfants. Quand ils étaient petits, nous les amenions en poussette. Puis nous déjeunions. Et après le déjeuner, promenade. Et les jours se suivaient, les mois, les années. Le temps qui passait était coupé par la naissance des enfants et les licenciements de mon mari.

Quand j'ai habité à Stogi, j'ai entretenu un contact étroit avec quelques voisines. Les dames du 4, du 6 et du 1. Lorsqu'un enfant n'allait pas bien et que je devais sortir faire des courses, l'une d'elles venait, parfois nous sortions nous promener avec les poussettes, nous allions les unes chez les autres pour papoter entre femmes.

C'est ainsi que les gens qui habitaient Stogi s'entraidaient. À un moment, alors que nous avions déjà encore plus d'enfants, Kryisia a fait son apparition. Je ne sais pas où elle avait entendu parler de notre famille. Elle était catéchète. Ayant entendu parler de gens dans le besoin, elle a surgi ainsi. Elle s'est principalement occupée de mes enfants, mais elle a aussi aidé beaucoup de gens, y compris financièrement. Elle confectionnait des bonnets et des cols en renard qu'elle vendait au marché. Elle vendait aussi d'autres choses, et elle utilisait l'argent pour aider des nécessiteux.

Quand nous avons déménagé de la rue Klonowicz à Stogi, nous n'avions pas grand-chose. Une armoire, un buffet et un téléviseur. J'ai passé la première nuit à Stogi sur le plancher. Nous avons acheté une machine à laver peu après le déménagement. Avec cette « *frania* », comme on disait, c'est devenu déjà plus commode. Il y avait une corbeille pour essorer les langes. À cette époque, les langes étaient en coton, et il fallait donc les entretenir. Les générations

suivantes de mères ont eu la vie plus facile quand les machines à laver automatiques sont arrivées.

Nous avons acheté une machine à laver parce que mon mari a encore gagné au Loto. Il jouait au Loto sportif. Il s'agissait de parier sur les résultats de matchs de football. Si je me souviens bien, il fallait parier sur les résultats de dix à treize matchs. Il continue à jouer au Loto. Mais le Seigneur ne lui permet pas de gagner maintenant qu'il n'a plus besoin de ces gains. Il dit toujours : « Quand j'en avais grand besoin, je gagnais. » Et maintenant, il ne gagne pas.

Nous achetions systématiquement des meubles dès que nous en avions les moyens : un canapé ou une table. Nous devons gagner notre vie. Nous ne nous sommes jamais plaints à quiconque. J'ai oublié de quelle marque était notre premier téléviseur. En noir et blanc forcément, parce qu'à l'époque il n'y en avait pas d'autres. Avec le temps, nous avons eu aussi une radio. Nous n'avions sûrement pas de tourne-disque. Tout en travaillant aux Chantiers ou dans d'autres endroits, mon mari complétait en réparant des voitures qui, à l'époque, tombaient en panne plus souvent que maintenant. Il avait un don pour les voitures. Il a acheté un jour une vieille Warszawa, et lorsqu'elle a été complètement morte, il s'en est servi pour se fabriquer une auto à lui avec le châssis auquel il a rajouté une carrosserie de Coccinelle.

Dans ce livre, je voudrais faire le point sur certaines inexactitudes. Je sais que certaines personnes ont considéré que nous étions pauvres. Lorsque nous nous sommes mariés, ni mon mari ni moi ne possédions quoi que ce soit. Nous devons nous contenter de ce qu'il gagnait tous les mois. Mais nous nous sentions bien, nous n'étions pas pauvres. Je ne dirais pas que nous vivions pauvrement. Nous étions logés et nous vivions comme une famille moyenne en Pologne. Nous ne souffrions pas d'inconfort. Après le déménagement à Zaspá, quand mon mari est devenu une

personne connue, les gens qui sont venus frapper à notre porte ont commencé à me faire prendre conscience de la manière dont on nous voyait. Ces gens demandaient de l'aide, ou même me harcelaient pour en recevoir, surtout de l'argent, disant : « Je ne peux pas acheter ceci ou cela, vous me comprenez, vous qui avez été pauvre ! » Aujourd'hui encore, rue Polanki, mais plus rarement, des gens viennent comme ça.

Je n'ai jamais été pauvre ! Je n'ai jamais ressenti la pauvreté. J'avais de quoi manger. Je me sentais bien. Ma vie intérieure était suffisamment riche, toutes ces choses matérielles n'avaient pas d'importance. J'ai toujours été bien, que ce soit rue Malczewski ou rue Beethoven ou encore rue Klonowicz.

Aussi longtemps que les enfants ont été petits, ils ont porté bien sûr les vêtements des aînés. Mais ça a cessé quand ils sont devenus grands, parce que les enfants, ça déchire leurs vêtements. Nous achetions les choses qui étaient dans nos moyens. Pas des jeans Levi's, mais les enfants n'allaient pas en guenilles sales.

Nous n'allions pas au restaurant, et en tout cas pas avec tous les enfants. Mon mari restait toujours à l'écart, il avait peur, s'il sortait avec les enfants, que ceux-ci aient honte ou qu'il ne puisse pas les tenir. Je ne peux pas dire non plus si c'était que nous n'avions pas les moyens d'aller au restaurant ou non. Tout simplement, on n'y allait pas. C'est tout.

Et nous étions des gens heureux. Peut-être certains ont pu considérer que nous étions pauvres, mais nous nous trouvions bien. Mes enfants peuvent dire qu'ils ont beaucoup reçu de leurs parents et qu'ils n'ont pas été obligés de tout gagner par eux-mêmes, des casseroles aux petites cuillères.

Ce que nous avons alors dans les années 1970 nous suffisait. Je ne me sentais pas pauvre parce que je n'avais